

Abbé D.-M.-A. MAGNAN

RIME ET RAISON

Poèmes populaires



1923

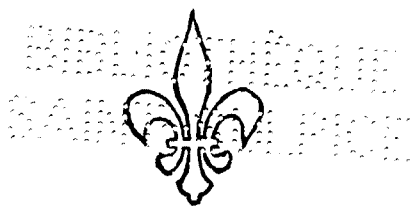
IMPRIMERIE L'ACTION SOCIALE, LIMITÉE
QUÉBEC.

Rime et Raison

Abbé D.-M.-A. MAGNAN

RIME ET RAISON

Poèmes populaires



1923

IMPRIMERIE L'ACTION SOCIALE, LIMITEE
QUEBEC.

Cum permissu Superiorum.

Introduction

*Le vers, presque toujours admiré de l'auteur,
N'est guère, d'ordinaire, aimé par le lecteur ;
Et ce produit rithmé, qui le génie atteste,
Est condamné d'avance et fui comme la peste
Par ceux qui, dans les mots cherchant un passe-temps,
Trouvent dans l'humble prose un peu plus d'agréments.
Il est bien vrai que, à dire, avec intelligence,
Cette phrase rimée et tombant en cadence,
On charme quelques fois par l'art, la diction,
Et change le mépris en admiration ;
Mais, à tout prendre, en somme, et règle générale,
La Muse, soi-disant, encor que géniale,
Verra souvent ses fruits, son inspiration,
Eprouver chez Garneau vaine exhibition.
Cependant, en dépit de l'un de nos poètes,
Le plus fameux peut-être, exilé pour ses dettes,
Le métier n'est pas mort en notre Canada,
Où l'on voit des rimeurs chérissant leur dada.
A ces chercheurs de rime obtenue à la longue,*

*Luttant contre l'ennui, l'hiatus, la diphthongue,
A ces martyrs, enfin, dont le rêve profond
A parfois, comme on dit, une mouche au plafond,
Je me joindrais peut-être, ayant pour but pratique
De fuir, ainsi faisant, la dent de la critique ;
Mais, réflexion faite, il me faut trouver mieux :
Ne pouvant me hisser sur ce mont glorieux
Envahi par Fréchette ou Gingras, ou Lacase,
Et bien d'autres encore accaparant Pégase,
Du fougueux animal je leur laisse la bride
Et, non sans hésiter, je prends le genre hébride
Qui, n'étant plus la prose, est à peine le vers,
Et, au lieu de chanter, censure les travers.
Ce genre un peu malin, qui pique et même.... assomme,
Qui froisse mais corrige, assez plaisant en somme,
N'est pas comme on le croit contre la charité,
Ne renfermant au choix que boutade ou gaieté :
Les Médecins, jadis, maltraités par Molière,
S'amusaient des lardons sans se mettre en colère.
Bref ! en rendant public ce modeste recueil
Qui, malgré sa tenue, attend un bon accueil,
J'ai voulu, par le vers qui brille ou qui claironne,
Venger la vérité sans offenser personne.*

Le Plaideur

Le plaideur

—

I

O vous qui des procès savourez la jouissance
Et des hommes de loi défrayez l'opulence,
Écoutez le récit que vint me confier
Un têtù citoyen, passablement altier,
Qui, malgré son humeur au calme assez propice,
Ne sut jamais d'un tort endurer l'injustice.
Il avait, sur les bords d'un ruisseau cristallin,
Un domaine ancestral renfermant un jardin
Où, mêlant la tendresse à l'arboriculture,
Pour sa femme, il voulait entourer de clôture
Et planter un verger produisant tous les fruits.
Un voisin, pour le droit affichant son mépris,
Avait, juste en amont, par un savant barrage,
Sous plus de deux pieds d'eau recouvert l'héritage ;
Par ces flots débordants formant lac, sinon mer,
Cet eden, affligé d'un nouveau Lucifer,
Passa, de paradis dont il était l'image,
Au rang d'étang boueux ou d'affreux marécage.

Le dommage réel, fort dûment constaté,
Fut à l'homme de loi prestement rapporté :
" Plaidez, dit ce dernier ; jamais telle injustice
N'a connu le barreau ni d'un greffier l'office :
Il vous faut maintenant signifier un protès,
Réclamer pour le tort en chargeant tous les frais ;
Et, si l'inculpé nie, ou refuse, ou s'oppose,
Il faudra sans retard introduire la cause.
Regardez nos bureaux tout de chêne construits,
Cet ascenseur par où nous y sommes conduits ;
Voyez ces doigts experts sur un dactylographe
Et ces autres versés dans l'art du sténographe :
Tout cela, manœuvrant nuit et jour s'il le faut,
Saura du défenseur découvrir le défaut
Et procurer au droit la victoire éclatante
Qui donne à réfléchir à la classe méchante."

*

* *

Bientôt la paperasse et le papier timbré,
Le tout chargé d'icelle et de lois encombré,
Commencent de pleuvoir sur nos gens en litige
Qui, n'y comprenant rien, éprouvent le vertige.
Puis, l'oracle civil, Sa Majesté la Cour,
Ou Thémis au bandeau, se présente à son tour
Pour débrouiller des lois la trame inextricable
Et rendre en ce débat la sentence équitable.

L'antique déité, qui tient balance en main,
Remet, c'est reconnu, souvent au lendemain ;
Tantôt, c'est pour ne pas encombrer l'audience ;
Tantôt, pour éprouver des gens la patience ;
Tantôt, pour rien du tout, si ce n'est pour l'honneur
D'un corps qui, prudemment, procède avec lenteur.
D'ailleurs, souvent le juge, enveloppé d'hermine,
S'apercevant soudain qu'il pêche par la mine,
Ajourne au prochain terme, à cinq, six ou sept mois,
Un procès renvoyé déjà six ou sept fois.
Bref ! dans le cas présent, ou, vrai, je le confesse,
Il est un point de loi qui fort nous intéresse,
La cour, pressant ses pas mesurés et pesants,
Prononça la sentence après cinq ou six ans.
Arguant la coutume et le fait analogue
Où de grands magistrats, sur le banc fort en vogue,
Avaient, pour Pierre ou Jean, plaidant en icelui,
Sur ruisseau qui s'arrête ou dont les flots ont fui,
Rendu nombreux arrêts qu'on cite avec délice
Et fait entendre ainsi la voix de la justice,
Il était arrêté, statué que, forclos,
Les deux voisins étaient renvoyés dos-à-dos,
Et que, en plus, les plaideurs, rendus à leurs affaires,
Auraient à liquider les dépens ordinaires ;
Pour ce, la Cour, ôtant aux clients tous soucis,
Fixerait les tarifs anodins mais précis.
Mon citoyen, déjà victime d'un déluge,

Eut comme résultat faillite pour refuge ;
Son voisin malfaisant, en capitaux plus fort,
En outre qu'il était la cause d'un grand tort,
Garda pour souvenir une terre endettée,
Ayant depuis longtemps vu sa digue emportée
Par le ruisseau vainqueur, qui, grossissant ses flots,
Avait réglé le cas sans user de grands mots.

*

* *

Le citoyen tondu, revenu des nuages
Où Thémis fait la loi depuis les premiers âges,
Médite en ses loisirs le factum érudit
Servi par le légiste au client déconfit,
En y joignant, s'entend, la note un peu salée
Où, de l'homme de loi, la peine est détaillée.
Dans ce mémoire âgé d'un lustre ou d'un peu plus,
Si l'on date son âge aux premiers frais inclus,
On trouve s'étalant des service multiples
Rendus à leur client par maître ou par disciples :
Des saluts prodigués, des serrements de mains,
Dans le trams, par hasard, de savants entretiens
Où, causant de beau temps, de pluie ou sécheresse,
On sait au grand procès toucher avec adresse ;
Et puis certains amis, de la cause aux aguets,
A qui l'homme de loi dévoile ses secrets ;
Il ne veut pas non plus, étant fin comme l'ambre,

Oublier du client les heures d'antichambre
Qui, se multipliant, donne un lustre nouveau
A la célébrité d'un important bureau ;
A ces nombreux items se joignant à l'ouvrage
D'un savant réputé déjà pour surmenage,
Il fallait en surplus, pour ce compte finir,
Ce que, en terme vulgaire, on appelle arondir
Afin que, négligeant les dix et les vingtaines,
Les mesquins dix dollars devinssent des centaines :
C'est ainsi que la note, en piastres se chiffrant,
Parvenait à former de mille le montant,
Cependant que la Cour, en ses taux, plus modeste,
N'exigeait que neuf cents du citoyen agreste.
Et voilà, ce me semble, un solide argument
Pour refroidir un peu du plaideur l'engoûment.
Si jamais d'un dommage il souffre l'injustice,
Qu'il songe que, en plaidant, il se rendrait complice
D'un autre tort subi d'abord légèrement
Qui, moustique au début, devient un éléphant.

La grève

La grève

“ La grève est déclarée ! La grève est déclarée ! ”

Dans une humble campagne à peu près ignorée,
Ce cri de guerre affreux, poussé soudainement,
Jaillit en empruntant la voix du gros Flamand.

“ Oui, c’est assez, dit-il, servir sous Laframboise
Qui ne cesse un instant de me chercher la noise,
Parce que, étant chargé de labourer ses champs,
Je perds au petit moins les trois-quarts de mon temps.
J’avais, il m’en souvient, jouant carte sur table,
Exigé du patron règlement équitable,
Disant qu’un gros salaire il me devrait bailler
Et que, à mon bon plaisir, je pourrais travailler.
Ne voulant rien entendre, et parlant d’arbitrage,
Il m’offrit bêtement, ah ! quel sanglant outrage !
De nous en rapporter à l’avis du curé.
Fidèle à l’Union, j’ai quand même juré
De me loger plutôt au milieu de la rue
Que de mettre la main encore à la charrue.
Et Clarisse Amador, important factotum,
Qui connaît du fermier de quoi faire un factum,

Qui fréquente l'église ou mieux la sacristie,
M'a promis pour l'instant grève de sympathie.
Il reste Jean Valjean, ce galeux, ce briseur,
Qui, rabaissant mes prix d'un cheveux l'épaisseur,
Vient d'offrir au patron ses très humbles services ;
Mais, pardon ! A nous deux ! Employons les sévices ! ”
C'est ainsi que Flamand, ayant fui le labeur,
Exhalait à l'affût le trop plein de son cœur.
Il était là, tapi dedans une ravine,
Dans ses gros doigts noueux serrant sa carabine,
Le visage enflammé, le regard fureteur,
Semblant chercher partout l'odieux compéteur.
A ce moment, soudain, le fermier et son homme,
Guidant tranquillement leurs deux bêtes de somme,
Vers le champs de labour semblaient se diriger :
“ C'en est fait, dit Flamand, je n'ai qu'à me venger.”
Et la balle, échappant de l'arme vengeresse,
Alla frapper Valjean au défaut de la fesse.
Ce sinistre attentat au Maire rapporté
Par Toinon Ladouceur, le policier monté,
Obtint du magistrat l'arrêt que la science,
La modération, voire la patience,
Lui devaient pour l'instant prudemment suggérer :
“ Avec grève en fureur il vaut mieux conférer.”
— Mais Flamand tient encor propos épouvantables,
Dit le garde ; il veut incendier les étables
Du fermier Laframboise. Et puis ce n'est pas tout ;

La servante Amador, tenant aussi son bout,
Refuse à Jean Valjean, par mesure arbitraire,
De panser sa blessure et de ses vaches traire.
D'ailleurs, c'est un danger pour les autres patrons...

— Conférons, dit le Maire, après ça, nous verrons.

A ce même moment, chez l'épiciier du coin,
En face de la forge et du boucher non loin,
Se tenait un meeting de tous les prolétaires
Où l'on discutait ferme et labours et salaires.

“ Nous devons supporter Flamand le laboureur,”

Dit l'un d'eux qui semblait déjà fort en fureur.

“ Le salaire, à mon sens, dit le garçon de forge,

Doit être pour chacun ce qu'est un épi d'orge

Sous culotte engagé ; ça doit monter toujours

Malgré les coups reçus, en dépit des détours.”

Le président, alors, adressa la parole

Après avoir baisé la rouge banderole :

“ Nous allons tous, dit-il, cessant de travailler,

Pour la cause commune arduement batailler ;

Nous avons tous les droits, n'allouons à personne

D'imposer le devoir qui l'esclave façonne.”

“ Bravo ! ” dit le cardeur. “ Bravo ! ” dit le plombier.

“ Pour ma part, aujourd'hui,” clama le cuisinier,

Si je dois au fourneau surveiller la marmite

Il faudra que le diable au moins devienne ermite.”

“ Et moi, trompant la mort ”, reprit le fossoyeur,

“ Je cesse d'enterrer en dépit du docteur.”

Puis, enfin, c'est le mot, par un vote unanime,
Tous les salariés, dans un élan sublime,
Croyant bien s'assurer un intérêt vital,
Votèrent un *walk-out* contre le capital.
Et l'on vit le garçon employé sur la ferme,
L'unique menuisier que tout le bourg renferme,
L'instituteur minable et le commis marchand,
Tous deux flairant dans l'air un salaire alléchant,
Le garde-forestier, même la sage-femme,
Dont l'art à tout berceau rend le poupon indemne,
L'heureux pharmacien, le bottier-cordonnier,
Un chimiste aux abois, électricien-barbier,
Un dentiste et, enfin, la docte médecine
Se joignant sur ce point à la loi qui ruine :
Tous, d'un commun accord au repos décidés,
Se résigner pour lors à n'être plus aidés.
Mais, tout juste au moment de lever la séance,
Le Capital affreux vers la grève s'avance,
N'ayant pas les dehors qu'on prête au financier,
Mais bien, sous son bonnet, les traits d'un gros fermier ;
Laframboise, en un mot, c'est lui qui se présente
Disant que du meeting il reconnaît l'entente :
" Vous venez contre moi de voter un *walk-out* ;
Acceptant ce défi, vous me voyez debout ;
Mon capital s'appelle un champ, pas autre chose ;
Comme vous il travaille et aussi se repose ;
Il se joint à la grève à partir d'aujourd'hui ;
Nous verrons si longtemps l'on peut vivre sans lui."

A dater de ce jour, la bourgade ignorée
Devint presque célèbre en toute la contrée :
Journaliste soucieux, reporter sur les dents,
Délégué bolchéviste aux mauvais précédents,
Et le touriste enfin, en auto bourdonnante,
Affluèrent bientôt dans la place étonnante ;
En dépit des secours, malgré les unions,
Chacun dut se munir d'amples provisions.
Le commerce arrêté dans sa marche ou sa course,
Les valeurs succombant sous les coups de la Bourse,
Et le monde, effrayé du problème nouveau,
Suspendant sa tournée à travers le *Taureau* :
Tels furent, tout d'abord, les effets d'une grève.
Qui, l'œuvre de Flamand, outre-passait son rêve.
Pour lui, sans coup férir, pratiquant le repos,
Ayant pipe à la bouche et carabine au dos,
Il narguait de Toinon l'impuissante colère
Et tenait à l'affiche une place première :
On discutait ses goûts, on citait ses discours ;
A la grève chacun signalait son concours ;
Seuls, les gandins du lieu, venus à sa rescousse,
Ne lui pardonnaient pas d'avoir barbe d'un pouce.
Certain jour, on parlait d'arbitrage et d'accord
En supposant Gompers affecté de remord ;
Et puis, le lendemain, repris par le vertige,
Se retrouvaient luttant les partis en litige.
Comme en ces temps fameux, tout près de nous encor,

Où de notre courage on connut le trésor,
On vécut dans la crainte, on connut les alarmes,
On se battit le jour, on veilla sous les armes.
Bref ! après trois longs mois de combats acharnés,
L'opinion s'émut en voyant condamnés
Tous les consommateurs, par hausse des denrées,
A des privations forcément endurées.
Sous cette pression, le Maire enfin craignit,
Et, sortant de torpeur, son écharpe ceignit :
“ Attendu que le sol, en culture ou jachère,
Est pour tout citoyen la patrie encor chère,
Et que, en paralysant l'œuvre du labour,
On cause du pays le progrès à rebour,
Nous enjoignons, dit-il, à Flammand le gréviste
De calmer pour l'instant sa fureur anarchiste ;
C'est pourquoi, confiant à Toinon Ladouceur
L'autorité de mettre à raison ce farceur,
Nous croyons que la paix, revenant sur nos plages,
Dissipera bientôt du pays les nuages.
Si, qu'il n'en plaise à Dieu, ma proclamation
Reste inutile ; alors, aux soldats, l'action ! ”
Ce décret, prononcé du perron de l'église,
Fut écouté des gens non sans quelque surprise.
Alors un bon vieillard dont on faisait grand cas
S'avança vers le Maire en mesurant ses pas :
“ Vous avez, votre honneur, parlé d'or, ce me semble, ”
Dit-il avec lenteur ; “ mais pour le bourg je tremble

Qu'on n'oppose au bon sens la voix des passions ;
Car l'homme est ainsi fait chez toutes les nations.
De nos jours où chacun nous vante la science,
On néglige un peu trop l'austère conscience ;
C'est pourtant là que git dans sa cause le mal
Dont se ressent, hélas ! tout l'ordre social :
Pour qui ne craint pas Dieu, plaisir et jouissance
Sont les seuls dieux connus qu'on adore ou encense.
Otez au travailleur le Christ crucifié,
Vous n'aurez plus en lui l'humble mortifié,
Mais bien le malheureux dévoré par la haine
Qui, se croyant forçat, voudra rompre sa chaîne.
Il est temps d'y songer : aimons Dieu sans retard
Ou nous verrons Satan dresser son étendard,
Et le pauvre en révolte, étonnant les vieux temps,
Redevenir esclave ou se joindre aux tyrans."

Conférence de Gênes

Conférence de Gênes

L'univers est malade, et tous les médecins,
A Gênes réunis, lui prodiguent leurs soins.
Il en est du Brésil, élément pays du singe,
Du Japon, de la Chine où se blanchit le linge,
De la Scandinavie, au pôle confinant,
Du nord et du midi, même aussi du couchant.
Dans ce corps médical, admirons l'Angleterre
Traitant à son profit tous les maux de la terre ;
Saluons la Belgique, aussi le Danemark ;
Accordons un tribut au pays de Bismark ;
Puis offrons un pourboire ou l'amitié qui lie
A ceux se trouvant là puisqu'ils sont d'Italie ;
Mais, dans ce grand concours du savoir auscultant,
Où le Dominion à plus d'un assistant,
Où la France devrait jouer le premier rôle,
Le plus grand esculape est pour sûr un vrai drôle ;
Il est russe ou moujick et de plus fort madré
Et semble du plaisant admirateur outré ;
En dépit de Lloyd George exerçant dictature,
Il saisit le bâton et marque la mesure.

Pour les savants docteurs opinant du bonnet,
Tchicherin n'a qu'un mot : " C'est être trop bête ! "
— Vous voulez, poursuit-il, médecins empiriques,
Mettant l'humanité, comme au rang des colliques,
La traiter, la guérir par des prescriptions,
Accordant votre cure à vos traditions.
Erreur; préconisé par Trotzky, par Lénine,
Le remède est le vol et veut qu'on assassine
Tout homme revêtu d'un habit de bourgeois,
En commençant par vous, vos seigneurs et vos rois.
Le Russe, direz-vous, succombe à la misère;
Qu'importe ; il faut toujours de l'ombre à la lumière.
Concluons : A la France, aux pays d'autrefois,
Ma langue se refuse à dire : Je vous dois !
Mais, par contre, invoquant les droits que nous alloue
Votre propriété, et, pour ce, je vous loue,
J'exige avec vigueur remboursement... léger
De tout ce qu'on nous doit, à nous, à l'étranger...
— Protestons ! dit Barthou. Haro ! fait la Belgique.
— Vous protestez ensemble et trouvez peu pratique
De vider les goussets des cossus, des richards !
Bah ! faut-il lésiner à l'endroit des gueusards ?
— Accordé ! dit Lloyd George, et je préviens la France
Qu'il faut de ce remède accepter l'endurance
Comme un mal nécessaire à la paix ; car, sinon,
Gare au pacte nouveau de non agression !...
— S'il vous plaît, sir Lloyd George, épargnez nos
[oreilles !...

Je n'ai fait jusqu'ici qu'ébaucher les merveilles
Du traitement des maux dont le monde est souffrant ;
J'arrive de ce pas au moyen culminant.
Non contents d'appliquer le droit soviétique :
" Je prends tout, retiens tout et garde la boutique."
Il nous faut pour Trotzky un emprunt colossal
Qui remette en ses mains le grand montant total
Des trésors réunis de l'univers entier,
Afin de maintenir le tzar de l'ouvrier ;
Et, si quelque métal échappe au grand lavage,
Il vous sera permis, chez nous, d'en faire usage,
Admettant, néanmoins, notre condition
D'en avoir ni profit ni la possession :
Portant des soviets le joug et les entraves
Il vous sera donné d'en être les esclaves... [l'honneur...
— Ah ! mais, c'est un peu fort ; la France a bien
— Patience ! au lieu d'esclave, écrivons serviteur,
Dit aussitôt Schanzer, le grand modérateur.
— Sinon, tremblez humains, craignez l'horreur dantesque
D'un pays, devenu cadavre gigantesque,
Couvrant le monde entier de sa putréfaction !
— "Hurrah ! reprend Lloyd George. Ensuite, à l'action !
Que la Sainte Russie, entière et soviète,
Reprenne sa puissance et aussi son assiette ! !
Enfin, occupons-nous de l'empire allemand
Pour lequel on doit être un peu condescendant ;

Ayant déjà reçu notre part des dépouilles,
Il faut à son égard, cessant toutes patrouilles,
Se montrer généreux, savoir se contenter
De rien ou presque rien, au besoin lui prêter.
Pour nous réconforter, réjouir nos entrailles,
Il nous reste toujours le traité de Versailles.

La Ligue des Nations

La Ligue des Nations

Pendant que l'on se bat sur le front gigantesque
Qui voit le monde entier combattre le Tudesque
Qu'on accuse à bon droit d'abominations,
Wilson rêve de ligue, et ligue des nations ;
En sa tête il ébauche, avec art et génie,
Un plan, non pas nouveau mais qui sent la manie,
Où, prenant pour modèle un peuple souverain,
Il donne à l'univers l'aspect américain :
Dans ces temps fortunés qui suivront la victoire
Les seuls rois reconnus seront ceux de la gloire,
Et nul monarque ancien régnant sur l'ennemi
Pourra porter couronne... à moins d'être un ami ;
Enfin débarrassés de ce joug monarchique,
Qui des faibles humains est le mal atavique,
Les gens, redevenus en tous lieux de vrais saints,
Iront réalisant partout ses grands desseins ;
Et l'on ne verra plus sur la machine ronde
Que peuples savourant bonheur qui les inonde.
Afin de mettre au jour et la forme et le fond
Du projet mondial fort obscur mais profond,

Le président régnant de la libre Amérique
Prononce des discours, joue au pape laïque,
Et par l'opinion est d'autant plus prisé
Qu'à le comprendre moins tous ont rivalisé.
Pendant tout ce temps-là, la guerre continue
D'ensanglanter la terre, et la mer, et la nue.
Dans notre camp, dit-on, à la lutte contraint,
Tout semble présager un échec que l'on craint ;
Si la défaite arrive éprouvant l'énergie,
C'est du commandement savante stratégie ;
Mais si, dans le combat, cessant de balancer,
On riposte un peu mieux, fait mine d'avancer,
De l'électricité les ondes merveilleuses
Proclament à l'instant victoires glorieuses
En décrivant aux gens, lecteurs de bulletins,
Des pays reconquis les lambeaux incertains ;
Et toujours, en dépit de la déconfiture,
On nous laisse entrevoir la victoire future ;
Chacun même, en sauveur s'érigeant à son tour,
Nous dira du triomphe et le mois et le jour,
Cependant que l'effort et le poids de la guerre
Retombent sur la France agonissante et fière.
Mais bientôt sur le front circule la rumeur
Qu'un seul chef reconnu doit corriger l'erreur
Commise jusqu'ici dans l'art et la méthode
Par tous les alliés se battant à leur mode :
Ce bruit qui se propage, ô bonheur ! est fondé

Et Foch, oui le grand Foch, vient d'être enfin mandé...
Sous ses ordres précis, n'offrant d'échappatoire,
Vont bientôt se ranger le triomphe et la gloire ;
Sous ses coups imprévus, savamment redoublés,
Le colosse allemand voit ses soldats troublés,
Et, dans deux cents endroits, attaqué sans relâche,
N'a plus qu'à reculer, succombant à la tâche.
Ce géant des combats, jusque là glorieux,
Dont les moindres efforts, toujours victorieux,
Dépassaient en ampleur, disons même, en génie,
Des pays belliqueux la valeur réunie,
Qui se voyait déjà de sa proie assuré
Sans ce français maudit, mais pour nous vénéré,
Vient enfin de trouver pour ses soldats la route
Qui conduit à la mort, qui mène à la déroute.
" Halte-là ! " soudain crie une voix d'outre-mer,
" Bas les mains ! et j'irai ", dit la voix d'un ton fier,
" Régler les différents qui divisent le monde,
" En quatorze versets partageant ma faconde."
A ce cri de Wilson, dont la démocratie
A déjà contre nous soulevé la Russie,
Le bruit du canon cesse, et l'empire allemand,
Le cou sur le billot, se dérobe à l'instant.
Pour la France en grand deuil, la Belgique en ruine,
Pour toute atrocité commise comme en Chine,
Attendez, ô mortels ! la réparation :
Voici venir sur mer l'illustre et grand Wilson !

Son navire, embelli par maints feus d'artifice,
Porte en ses flancs blindés l'homme de l'armistice ;
Et le monstre marin, et le simple poisson,
Délivrés des U cinq, lui font ovation ;
Puis, enfin, quand son pied se pose sur l'Europe,
De bonheur le vieux monde éprouve une syncope ;
Et même on prétendit, fait étrange et curieux,
Que le grand président était venu des cieux !
C'est maintenant qu'on tient le palabre à Versailles
Qui succède au concert plus bruyant des batailles ;
Au monde qui retient sa respiration,
Aux combattants là-bas faisant la faction,
A l'univers entier, mettant sa confiance
Dans l'homme qui s'impose et dans sa compétence,
Un mot d'ordre est jetté, ho ! mais, à pleins poumons :
" La ligue des Nations ! La ligue des Nations !
A tous les maux croissants, c'est le remède unique,
Et même avant la paix, il faut qu'on se l'applique " ;
Et pendant deux longs mois, pérorant sur ce ton,
On entendit partout la voix du grand Wilson.
A la fin, se laissant détourner de sa ligue,
Il nous parut, mais non, sans alléguer fatigue,
Vouloir pacifier le monde encore en guerre ;
Alors, tranchant, cassant, étranger à la terre,
Il fut le plus souvent hostile à ses amis,
N'eut de concessions que pour les ennemis ;
Plus terrible à coup sûr qu'en son jeu dilatoire,

On le vit amoindrir, saboter la victoire,
Sauver l'intégrité de l'empire allemand
Et des indemnités combattre le montant ;
De concert sur ces points avec l'ami Lloyd George
Qui ne veut les Teutons forcer à rendre gorge,
Il promet à la France l'appui de son État,
Oubliant ce détail qu'il était sans mandat.
C'est ainsi que cet homme, outre-passant sa taille,
S'est permis de dicter le traité de Versaille
Et que, désavoué par les élections,
A voulu devenir le ligueur des nations.

Le buveur

Le buveur

L'aventure est curieuse ; il s'agit de Martin
Qui, rentrant au logis le soir ou le matin,
N'a, pour reconforter son épouse interdite,
Que propos malsonnants où l'on entend : maudite !
Aux enfants effrayés, abrités dans les coins,
Le père inconscient semble montrer les poings.
Il se pourrait pourtant qu'un peu de connaissance
En son crâne alourdi garde quelque puissance ;
Car, pour blasphémer Dieu tout-puissant, éternel,
De sa langue épaissie il attaque le ciel ;
Puis, croulant sous son poid, près de lâtre il s'allonge,
Pendant que son épouse essuyant ses pleurs . . . songe :
Que lui vaut un hymen aussi mal assorti ?
La faim, le froid, la honte, un époux abruti,
Et le nombre augmentant des enfants qui pâtissent,
Et le triste avenir où tous les maux s'unissent.
A l'ivrogne qui dort, faire entendre raison,
Réveiller dans son âme honneur, religion :
Que n'a-t-elle essayé ? Malgré ses remontrances,
Le mari, resté sourd, raillant ses doléances,

S'est obstiné toujours en ses égarements....
Comment recevra-t-il ses derniers arguments ?
Ainsi pensait la femme en son âme attristée
Près de ce corps repus de liqueur frelatée ;
Et, pendant que la nuit répandait ses pavots,
Elle seule au logis n'en goûtait le repos.
Maintenant, c'est dimanche, et du peuple la foule
Lentement vers le temple en défilant s'écoule ;
Déjà l'airain sacré fait entendre sa voix,
Signalant aux chrétiens le jour du Roi des rois ;
Même il trouble les airs à plus d'une reprise
Afin de rappeler le chemin de l'église :
Et Martin sur le dos, cuvant toujours son vin,
Ne sait plus de la nuit distinguer le matin.
C'est en vain que pour lui de s'offrir à la Messe
Le divin Rédempteur au saint autel s'empresse.
La femme, en ce moment, à la maison surveille
Le retour au bon sens du poivrot qui sommeille.
Enfin, le mécréant, à l'ivresse échappé,
Se remue, ouvre un œil de surprise frappé,
Et, prenant les devants, selon ses habitudes,
Il sert à son épouse un plat de turpitudes,
L'accuse d'inconduite et, sans nul fondement,
Lui reproche d'avoir mauvais comportement.
Sans répondre un seul mot au buveur qui la tance,
La femme lui prépare avec soin sa pitance,
Oubliant que pour elle il ne restera rien,

Ayant déjà remis aux enfants leur soutien.
Quand il eut bien mangé, rallumé sa bouffarde,
L'ivrogne radouci de rire se hasarde ;
Monsieur, c'est évident, fait des offres de paix,
Mais la femme insultée en portera le faix
Ayant de son côté tous les torts en partage :
— Je suis bon roi, dit-il; si tu veux être sage,
A reprendre le joug volontiers je consens.
— Moi je n'y consens plus, et demain, chez *nos* gens,
Dit la femme, rompant enfin son long silence,
J'irai de mes enfants exposer l'indigence ;
Afin de les nourrir, les faire étudier,
J'essairai, s'il le faut... oui... j'irai mendier !
— Tu ne feras pas ça, non, répondit l'ivrogne,
Mouchant d'émotion sa sale et rouge trogne.
— Et pourquoi pas ? Que faire ? A quel autre parti
M'arrêter ?... O quel sort affreux m'est départi !...
Si encor je... Mais non ; c'est assez de misère...
— Je vais de mes enfants redevenir le père,
Répondit le buveur anxieux mais distrait.
— Trop tard ! *je vais*, dis-tu ; c'est *je veux* qu'il faudrait.
Le lendemain matin, poussant la charrettée,
Où, moins deux, la famille allait être portée,
La femme du buveur s'éloignait sans retour
De cet homme jadis objet de son amour.
Sur la rampe appuyé, Martin, fouillant ses poches,

Regarde s'en aller, et la femme, et les mioches ;
Puis, séchant la sueur de son front dégarni :
" Allons boire," dit-il, " puisque tout est fini !"
C'est ainsi que l'ivresse, inquiétant problème,
Prépare la ruine et la destruction
De l'antique édifice élevé par Dieu même
Pour fournir aux berceaux une protection ;
A l'enfant qui réclame un nid, une famille,
L'alcool répond net en coupant la ramille :
A Martin, qui s'enivre en un foyer vacant,
Opposons de Jésus le gardien vigilant.

Le Bolchévisme à Montréal

AVIS AU LECTEUR

Si l'on en croit le rapport des journaux, il y eu dans le cours de l'hiver dernier des assemblées au Champ de Mars, à Montréal, où se trouvaient quelques milliers de chômeurs et peut-être aussi des curieux. Parmi les orateurs qui ont alors adressé la parole à la foule, il s'en est trouvé qui ont fait résonner la note anarchiste ou bolchévique. Ces discours qui n'ont pas eu de résultats immédiats, étant donnés le bon sens et l'esprit de foi des ouvriers de la grande ville, demandaient une réplique, une mise au point : c'est pourquoi nous avons imaginé le poème qui va suivre. Il va sans dire que Monsieur St-Marin n'est qu'un personnage fictif, au moins, sous ce nom. On pourrait peut-être le rendre réel en en modifiant légèrement l'épellation.

Le Bolchévisme à Montréal

De parler des bourgeois repus, ventrus, contents,
Est pour le communiste aimable passe-temps ;
Il n'est pas un malheur, sur la machine ronde
Dont ne soient ces blasés pour lui cause féconde.
Afin de les punir d'avoir des capitaux
Qui du peuple ouvrier exploitent les travaux,
Il voudrait, au profit de la cause publique,
Supprimer le pronom d'usage égoïstique
Qui désigne des biens une possession,
En sa propre faveur faisant exception.
De plus, pour faire éclore en tous lieux ses doctrines,
Qui rabaissent les monts et souvent les collines,
Il vante avec talent, pour leurs nobles labeurs,
De l'ex-État des Tzars les sanglants massacreurs :
“ Voyez quels résultats, vraiment incomparables,
Ont obtenu des gens réputés misérables !
Partis d'en bas, surtout, souvent de la prison,
Ils ont escaladé le suprême échelon
Où, dominant tout, ils mènent à leur guise
Un peuple épouvanté, courbé comme à l'église.

Honneur et gloire enfin au prolétariat !
Jamais comme Trotsky parut nul potentat !
Napoléon lui-même, au sein de sa puissance,
N'a pu rêver pour lui pareille omnipotence !
Songez-y compagnons, parias des chantiers,
Vous pouvez, au lieu d'être esclaves des métiers,
Devenir un Trostzky, devenir un Lénine,
Saboter le pays, consommer sa ruine,
Immoler chaque jour des milliers d'innocents,
Et, régnaient sur des morts, vous proclamer contents !"
Ainsi, dans Montréal étonné du spectacle,
Peut parler St-Marin, à l'étrange cénacle
Des chômeurs réunis recevant son esprit ;
Mais ce qu'il ne dit pas, n'est-ce là qu'un répit ?
C'est la conclusion de ce qu'il veut ou pense :
"Du crime jusqu'ici l'unique récompense
Fut pour les malheureux dévoyés par le sort
Le déshonneur, le bagne et quelque fois la mort.
Au lieu de célébrer la valeur peu commune
D'un sieur qui du poignard sait tenter la fortune,
On lui fait son procès, on le met sous verroux,
Et, formant en son cœur un trop juste courroux,
On abrège au début ses jours pleins d'espérance.
Pourquoi faut-il ainsi par telle déchéance
Supprimer d'un seul coup du pays le soutien,
Afin de protéger, dit-on, le mien, le tien, le sien ?
Oui, le temps est venu de changer de tactique,

D'organiser enfin un plan soviétique :
Visitez les prisons et les pénitenciers,
Fouillez des criminels les glorieux dossiers
Afin de découvrir un être sans entrailles
Capable d'exercer des gueux les représailles.
Mais je crains que, en dépit d'un malfaisant mandat,
Vous ne cherchiez longtemps sans trouver candidat ;
Car le Canadien, fût-il mûr pour potence,
Ne sait encanailler qu'un brin sa conscience ;
Il ne peut se soustraire à la voix des aïeux
Et garde, quoi qu'il fasse, un fond religieux :
Bref ! sur un lit de mort, sentant l'heure arrivée,
Il vous fera faux bond dans son âme énervée.
Aussi, si vous voulez, aspirant au progrès,
Avoir du bolchévisme un personnel exprès,
Il vous faudra sortir de nos propres frontières,
Aller chez les Germains demander des lumières,
Vous rendre chez les Turcs, ennemis du chrétien,
Faire appel aux bourreaux du peuple arménien ;
Mais n'allez pas troubler la sanglante hécatombe
Que le Russe accomplit par crainte qu'il ne tombe ;
Trop de vivants encore se dressent sur ses pas :
Il n'a pu jusqu'ici présider au trépas,
Dans la steppe rustique aussi bien qu'à la ville,
Que d'un nombre mesquin — dix millions cent mille —
D'habitants variés : tzars et ducs, ouvriers,
Moujiks et paysans, avocats, financiers,

Sans parler de la foule, à vrai dire, innombrable,
De ceux qui de l'exil ont le sort misérable.
Non, chers Canadiens, à moins que, dans l'enfer,
Vous ne puissiez offrir le poste à Lucifer,
Il vous sera peu sûr, pour la plèbe assassine,
D'avoir un vrai Trotsky, d'avoir un vrai Lénine.
Mais, j'y songe à présent, dans le sombre séjour
Où le roi des maudits tient, paraît-il, sa cour,
Il doit avoir en main de nombreux subalternes
Qui sont peu dérangés par des travaux externes,
Remplacés qu'ils sont tous par d'adroits substituts :
Francs-maçons enjuivés, fabricants de statuts,
Agitateurs haineux, écrivains pornographes,
Inventeurs du mensonge ou bien ses phonographes;
Ces chômeurs infernaux pourraient avec le temps
Exalter la canaille et massacrer les gens.
Mais votre humble requête, à l'enfer adressée,
Ne peut être à l'instant pleinement exaucée:
"Trop de croix en ce lieu s'élèvent vers le ciel,
Trop de religion me soulève le fiel,"
Dirait à ses suppôts Lucifer le grand maître,
"Attendez qu'il soit temps de me voir apparaître ;
Mais commencez toujours, vous livrant aux labeurs,
A me gagner des gens les esprits et les cœurs ;
Quand la foi s'appliquant au dogme catholique
Aura cédé la place au culte maçonnique,
J'enverrai mes soldats préparer pour Sion,

Dans sa sublime horreur, la Révolution.
En attendant ce jour désiré des séides,
Promenez tous les ans vos drapeaux homicides ;
Criez, hurlez, beuglez, faites des bacchanales ;
Organisez surtout d'ignobles saturnales ;
Et, troublant des curés les zélés partisans,
Raffermissiez l'espoir au cœur des mécréants.
Quand vous aurez produit du genre humain la crise,
Je détruirai bientôt le Christ et son Église.”
Pardon d'avoir rimé, de Monsieur Saint-Marin,
Un fragment de discours qui flânait en chemin.
N'allez pas croire, au moins, qu'hostile aux prolétaires,
Nous voulions nous mêler par trop de leurs affaires,
Et que, prenant parti contre les ouvriers,
Nous soyons défenseurs du clan des financiers ;
Car, s'il est un sujet qui de très loin nous touche
C'est du millionnaire, assez jeune de souche,
L'égoïste calcul, l'âpre désir du gain,
Qui mesure au travail la ration de pain.
Puis, après la débâcle, advenant le partage,
Nous n'aurions rien à perdre en ce remue-ménage ;
Nous serions même en droit d'avoir part au butin
Et des biens spoliés toucher un picotin.
Mais, dira-t-on peut-être, en supprimant sans gêne,
D'après l'enseignement de l'oracle de Gêne,
L'emprunt national avec ses milliards,
Coupant en même temps la bourse des richards,

Nous verrions s'alléger le fardeau de l'accise
Et n'aurions plus besoin de payer à l'église."
C'est un raisonnement qui vaut bien ce qu'il vaut ;
Il ignore un peu Dieu ; il n'est pas sans défaut ;
Et, s'appliquant en somme à l'humanité brute,
Il vaut toujours assez pour qu'on ne le réfute ;
Mais une objection nous arrive à l'esprit ;
Ne craignez pas, un bœuf l'entendrait sans dépit :
Au pays soviet, le peuple est en pacage ;
Or, qu'avons-nous ici ? Trois mois de pâturage !

La crainte

La crainte

Faut-il craindre le Juif, le diable et le Maçon
Au point d'apprécier d'une sombre façon
Tous les événements qui, dans ce pauvre monde,
Se déroulent sur terre ou se passent sur l'onde ?
L'un dira, s'éveillant d'un confiant sommeil :
" Gardez-vous de troubler la paix de mon réveil ;
En tout ce qui se passe, à moins que l'on m'éreinte,
" Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte."
Et cet homme, étonnant de calme et de candeur,
Se rendort aussitôt non sans quelque grandeur.
Gardons-nous de blâmer ce courage stoïque
Où nous reconnâtrons plus d'un bon catholique
Qui, l'âme en tout repos, méconnaissant le mal,
Ne voit dans le serpent qu'un étrange animal.
L'autre, broyant du noir, monté dans sa guérite,
Foulant aux pieds la rose ou l'humble marguerite,
Jette le cri d'alarme et voit en Israël
La cause des méfaits qui provoquent le ciel ;
Et puis, sans ménager la colère et l'insulte,
Attribue aux Maçons l'omnipotence occulte

Qui déclanche ici-bas les révolutions
Et, même en l'univers, les perturbations.
"Allons ! dans tout cela brillent le commérage,
L'exagération, l'esprit du moyen âge,"
Dira plus d'un penseur fêré du grand Dumas,
Ce fabricant d'histoire, admis en tous climats.
Il est vrai que Lloyd George, un très grand diplomate,
Un profond politique et même un acrobate,
A reçu de nos jours sous sa protection
La campagne entreprise en faveur de Sion,
Et que, des alliés taxant l'effort sublime,
Par le sang des chrétiens veut relever Solime
En donnant au Sauveur, pour garder son tombeau,
Les enfants dispersés du Juif son bourreau,
Et que pas un pays, autrefois des croisades,
N'ose élever la voix, relever ces bravades :
Oui, ceci nous démontre indubitablement
Que, au moins en Angleterre, Israël est puissant,
Et que le grand ministre, oublieux ou burlesque,
Est pour tous les chrétiens fort peu chevaleresque.
"Mais, bah !" disait aux Lords le ministre Balfour,
En soumettant son bill et préparant le tour,
"Il nous faut écouter de Judas la supplique
Tout en favorisant l'anglaise politique ;
Notre règne est fini sur les rives du Nil,
L'Irlande nous échappe avec tous ses McNeil ;
De la finance juive empruntons la pléthore

Et, par son entremise, absorbons le Bosphore.”
L’entreprise est nouvelle, et d’un grand apostat
Remémore un peu trop le fiasco d’éclat ;
Mais passons ; de ce peuple crasseux, en détresse,
Avant que l’or chrétien lui prête sa noblesse,
Rappelons-nous, au moins, le rôle de héraut
Qu’il remplit, dans ce monde incrédule ou dévot,
Vis-à-vis de la foi, vis-a-vis de l’Église,
Ne fut-ce qu’en gardant le dépôt de Moïse.
Mais que dire à présent des affreux Francs-maçons
Poursuivant, paraît-il, les œuvres des démons ?
Faut-il donc supposer, et pour ce dont je doute,
Qu’à l’égal de l’enfer, il faut qu’on les redoute,
Et que, toujours méchants, sans jamais dévier,
Ils doivent à nos maux partout s’associer ?
Je sais qu’un Arouet, ce singe de génie,
En Voltaire mué depuis son agonie,
Qu’un lot de mécréants, un Jean-Jacque, un Paul-Bert,
Un Luther, un Renan et même un d’Alembert,
Avant de commencer contre la foi, la guerre,
Furent des chevaliers de triangle et d’équerre,
Que, de nos jours enfin, un tas de scélérats
De la veuve aux doux yeux reçoivent des mandats ;
Mais, pour nous, connaissant, quoi qu’on fasse ou qu’on
En ses moindres détails notre humaine sottise, [dise,
Nous doutons qu’un Maçon, ce pervers animal,

Soit presque tout puissant à commettre le mal ;
Il est pour ce démon, ce méchant, ce prodigue,
Comme aux flots de la mer un rempart, une digue :
“ Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.”
Quant à l'affreux Satan qui brûle et se consume
Dans l'enfer ténébreux, la part qu'on lui présume
Des maux si variés d'un monde en son déclin,
Pour l'homme positif, n'est rien ou presque rien ;
Aux yeux de ces penseurs de croyance hautaine
Lucifer n'est qu'un rêve, un pur croque-mitaine.
Il est vrai que la foi, puis la tradition,
Et l'Évangile enfin... “Bah!” assez, nous dit-on ;
“Dans ce concert oiseux de choses fort niables
Envoyons promener le diable à tous les diables !”
La preuve péremptoire émanant des enfers
Où montrant l'action de ces esprits pervers,
Assez élaborée à prendre en son ensemble,
Est pour l'observateur déjà faite ce semble ;
Car les faits accomplis ou l'acte perpétré
Ont toujours leur auteur puissamment démontré.
Puis, négligeant les torts à l'enfer imputables
Qui remplissent l'histoire en des endroits notables,
Nous avons du modèle orgueilleux, infernal,
D'inombrables portraits calquant l'original,
Sans que l'on puisse dire en cette galerie,
Où grimace le crime avec forfanterie,

Qui de ces bolchevicks, des Turcs ou des Romains
Ont reproduit le mieux l'ennemi des humains.
De compétents experts, appréciant l'ouvrage,
Pourraient seuls prononcer, non sans quelque courage,
Un jugement précis fortement motivé
Disant où le vainqueur pourrait être trouvé,
Et montrer en quelle œuvre assez bien réussie
Nous pourrions de Satan trouver meilleur Sosie.
Dans ce concours ouvert au monde, en tous les temps,
Il n'est pas aux anciens sûr d'être triomphants ;
Si Judas ou Caïn ne sont que des ébauches,
Henri huit et Luther, des essais un peu gauches ;
S'il faut rendre justice à l'infâme Néron
Ressemblant beaucoup plus à leur maître et patron ;
Si l'on trouve copie aux temps du paganisme
Assez fidèle en somme aux traits du satanisme ;
Il faut dire aussitôt que, en un jour plus récent,
Le bolchevisme russe atteint le cent pour cent :
Au lieu de nous servir l'humble caricature
Qui de l'ange déchu ravalle la nature,
Amoindrit son talent souverain pour le mal,
Il nous offre en Lénine un portrait sans rival.
Honneur soit au talent, honneur soit au mérite !
Messieurs des soviets, vous allez bien et vite ;
Au milieu des horreurs de ces temps monstrueux,
Vous avez dépassé tous les crimes affreux ;
Et, copiant Satan, ce monarque du traître,

Vos débuts en ce genre ont été coups de maître !
Néanmoins, à tout prendre, en dépit des grands maux
Qui menacent le monde et ses appuis moraux,
Pour le chrétien surtout la peur n'est pas de mise
Parce qu'ayant pour lui le rempart de l'Église ;
Contre ses ennemis de tous temps conjurés
Il a vu qu'elle avait des secours assurés ;
Puis, il sait que le Maître, à l'Épouse fidèle,
A promis que l'Enfer ne prévaudrait contre elle :
C'est pourquoi, méprisant le Juif et le Maçon,
Ce croyant, par vertu, ne craint que le démon ;
Mais, sachant du dernier la puissance et l'adresse,
S'il le craint c'est plutôt pour sa propre faiblesse ;
Et la crainte, exaltant en lui l'humilité,
Lui mérite pour Dieu force et fidélité.

Nos travers

Nos travers

Le lion qui rugit et répand la terreur,
Dans le monde animal montre quelque grandeur ;
Par sa manière à lui d'attaquer la faiblesse,
Il fait preuve, dit-on, de certaine noblesse.
Le tigre, plus féroce et non moins mécréant,
A guetter sa victime, à l'affût se cachant
Dans un épais buisson de la jungle traîtresse,
Manifeste déjà moins l'effort que l'adresse.
Mais le reptile affreux, le vénimeux serpent,
Qui se traîne dans l'ombre ou sous l'herbe s'étend,
Qui dans l'épais bournier, l'infecte marécage,
Prépare le venin d'un si funeste usage,
Qui, par l'anneau fatal, le crochet meurtrier,
Environne sa proie et l'infecte en entier,
Qu'il soit monté dans l'arbre ou caché sous la rose,
N'est qu'un lâche, à vrai dire, ou n'est guère autre chose.
Ainsi, dans ce pays où l'honneur n'est parfois
Qu'un mot vide de sens si l'on ne craint les lois,
On voit la bête humaine, étrangère au courage,
En la lettre anonyme émanciper sa rage,

Au papier complaisant confier ses soupçons,
Souvent même y placer un tas d'inventions
Qui vont d'un supérieur, ou bonasse, ou crédule,
Surprendre la bêtise ou l'honnêteté nulle,
Sans que l'on puisse dire, en ce pacte cruel,
Lequel pour l'innocent est le plus criminel,
Quand ce dernier en vain à nier s'évertue,
Ou du serpent qui mord ou de l'âne qui tue.
Par moyens tortueux, souvent notre Gros Jean,
Qui ne peut supporter, pas même une fois l'an,
Qu'au talent, au mérite, on rende un juste hommage,
S'efforce au moins de nuire à qui lui porte ombrage
Dans l'estime d'autrui qu'il taxe d'engoûment
Et lui montre un peu trop son propre effacement :
Pour parvenir au but, il n'est rien qu'il ne fasse,
Restreint les compliments, ébauche une grimace,
S'élève fortement contre ce propre à rien
D'autant plus odieux qu'il est né canadien.
A la rigueur on peut, d'après ce personnage,
Tolérer qu'un Anglais impose le servage,
Qu'il exploite nos bois, parvienne au million
Et fasse à son profit partage de lion,
Qu'il ait château princier, droit de chasse et de pêche,
Et qu'à nous exploiter rien ne soit qui l'empêche ;
On l'a vu même un jour, dans notre Saguenay,
Royaume souverain aux Price abandonné,
S'apitoyer soudain, signer une supplique

Pour un fils d'Albion “, gueux comme un catholique ”,
Afin d'avoir pour lui la grasse sinécure
Qui nul travail impose et l'aisance procure ;
Mais, qu'un fils à Toinon, fraîchement émoulu,
Obtienne le succès à l'Anglais dévolu
Et bientôt du pouvoir lui dispute la place,
Alors, notre Gros Jean que ce manège agace
Par jaloux sentiment se sent au cœur rongé,
Et, sur ce parvenu, voulant être vengé,
Ne dort ni ne repose, appuyé sur la nuque,
Qu'il n'ait enfin tenté de démolir Dubuque.
Puis, si, du financier, on passe à l'écrivain
Qui, de chez l'imprimeur, vient lui tendre la main
Tenant dedans sa gauche un modeste volume,
Soit en vers, soit en prose, en tous cas de sa plume,
C'est alors que Gros Jean, devenu raffiné,
Se répand en propos contre le nouveau-né,
Réservant sa faveur, sa largesse hautaine,
A la muse inspirant “ Maria Chapdelaine, ”
Taxant d'incompétence et d'imbécillité
Tout auteur du pays pouvant être cité :
C'est ainsi qu'un Chapman, un Chapais, un Fréchette,
Un Routhier, un Lemay, Un Dionne, un Marmette,
Et plus d'un grand génie ayant style attrayant,
Parfois leurs éditeurs à peine défrayant,
Ne peuvent percevoir, à titre de recettes,
Qu'un minime profit réalisé par miettes.

Mais, où notre quidam est surtout glacial
Et montre davantage un esprit partial,
C'est quand il doit subir la parole éloquente,
Nullement dépourvue et parfois élégante,
Coulant à flots pressés d'un gosier canadien :
Car pour lui rien n'est beau qui ne vienne de loin ;
Et Bossuet, sorti du Bic ou Saint-Césaire,
N'eut été pour Gros Jean qu'un parleur ordinaire,
Si tant est qu'à ses yeux la funèbre oraison
Eut seulement paru conforme à la raison.
Mais, qu'un lointain cousin, que nul là-bas n'acclame,
Soit grandi sur nos bords à force de réclame,
Alors, notre badeau, d'emballément atteint,
S'entasse en l'édifice immensément restreint
Où le foudre exotique se livre à sa faconde
Et dénonce à grands cris les erreurs du vieux monde.
C'est là que l'ambulance, opérant prestement,
Concentre ses efforts au sexe se pâmant,
Non à l'audition de l'éloquente phrase,
Mais au brutal contact de Gros Jean qui l'écrase.
Pour lors, la renommée, ayant cent voix, dit-on,
Colporte du badeau l'ample admiration ;
Mais, il n'est mot pour lui qui la rende ou l'exprime,
Et, maudissant la langue, il s'en tient à sublime ;
Cependant que partout, dans la France et ailleurs,
On signale la foi, la coutume et les mœurs
De nos Canadiens, à l'éloge on ajoute

Qu'un service est requis durant que l'on écoute
Le discours ou sermon pour empêcher les gens
De s'entre-asphixier ou de perdre le sens.
Toutefois, revenu du sommet sourcilleux
Où Gros Jean s'est campé pour honorer ses dieux,
En un péché mignon fréquemment il retombe
Parce qu'à son penchant aisément il succombe :
Pacifique chez lui, serviable au voisin,
Il lui faut un parti dont il soit le tocsin ;
Il lui faut s' enrôler pour la chose publique,
Prendre position dans un camp politique,
Combattre avec vigueur ou le blanc ou le noir
Selon que son parti s'adonne à le vouloir ;
Sous le moindre prétexte, il faut qu'il se chamaille,
S'entretienne la main pour la grande bataille
Qui fait les députés tous les quatre ou cinq ans ;
Un cours d'eau qui conduit des flots récalcitrants ;
Un pont qui, par hasard, reliant ses deux rives,
Ne peut à deux endroits traverser les eaux vives ;
Un cimetière enfin ou l'église à placer :
Tout devient pour Gros Jean matière à diviser
Son parti du parti qui, dans la politique,
Exalte volontiers ce que le sien critique.
Mais s'entre-déchirer, se mordre à belles dents
N'est pas le seul travers imputable aux Gros Jeans ;
Car ce n'est pas en vain qu'ils sont fils de Normands :
Ils ont sur l'équité conscience élastique

Et de tricher un brin connaissent la pratique;
Non qu'ils soient des brigands fameux du grand chemin
Rançonnant le public le poignard à la main,
Mais, au milieu du grain dissimuler le sable,
Mettre un bloc de rocher dans le sucre d'érable,
En un cordon de bois superposer des trous,
Dans un ballot de foin semer quelques cailloux
Sont leurs jeux favoris qui très fort scandalisent
Les Anglais de chez nous qui très probes se disent
En négoce, en affaire ou d'autres questions,
Mais très honnêtement volent des millions.
N'allez pas supposer que dans l'escroquerie
Le modeste habitant qui badine et qui rie
Soit seul à violer le grand commandement
Qui défend d'exploiter le prochain indûment ;
De la société escaladant la cîme,
Les faiseurs de bon tours, je ne dis pas du crime,
Quelques fois aux naïfs, ignorants ou bûnêts,
Tendent adroitement de perfides filets ;
L'un, au petit rentier, vend des lots dans la lune ;
L'autre, des actions de mine ou de fortune
Dont les seuls vrais filons reconnus jusqu'ici
Sont les goussets de gens taillables à merci;
Un troisième, parfois, réputé pour affaires,
Voyant la cécité de ses actionnaires,
Sans prévoir nullement le résultat final,
Dépense l'intérêt avec le capital,

Et pour alimenter sa coupable prébende,
Déclare à terme fixe un fort gros dividende ;
Et puis, ce bureaucrate en son fauteuil assis
Réclamant aux clients l'*usure* du tapis ;
Et ce dernier enfin, parvenu magnifique,
Revêtu fort dûment d'une charge publique
Qui, voulant pour autrui ne pas peiner en vain,
Reçoit discrètement un petit pot-de-vin . . .
Halte-là ! dira-t-on, c'est déjà trop médire.
Qui sait ? . . . C'est vrai peut-être . . . Eh bien ! je me retire
En ajoutant qu'ici l'on connaît ses travers ;
Mais ailleurs ? j'y perdrais mon latin et mes vers.

Défense de la langue française en Amérique

Défense de la langue française en Amérique

O vous qui des trésors tant prisés de l'esprit
Discernez faiblement du français le produit
Et, vous laissant guider par l'étroite ignorance,
Affichez pour son verbe aveugle intolérance,
Permettez à la muse unie à la raison
D'en défendre l'usage attaqué par Fallon!
Même avant que l'Anglais, fourvoyant son génie,
Eut banni le *gaelic* de la sainte Hibernie
Afin de l'inonder sous les flots de l'erreur,
Le gaulois des Normands, pénétrant en vainqueur,
Avait de son pays enrichi le langage
Au point de lui fournir un savant étalage
De mots spéculatifs, à l'expression claire,
Qui manquaient tout à fait à son vocabulaire.
Et si, plus tard, un Scott, un Byron, un Milton,
Ont de tout l'univers fait l'admiration,
Ils en sont débiteurs, en notable mesure,
Au *french* qui du saxon anoblit la roture

Et lui permit enfin, demi latinisé,
De passer du barbare au discours policé.
Cependant que le ciel, s'unissant à la terre,
Proclamait hautement la foi de l'Angleterre,
On a vu, chez les grands, la noblesse et le sieur,
Même sous les Tudors, le français en honneur,
A rédiger des lois servir de préférence
Et marquer des blasons et devise et sentence.
Aux Saxons émigrés, échoués sur nos bords,
Aux soi-disant Yankees orgueilleux et retords,
Aux Irlandais fuyant leur pays de misère,
Nous pouvons, leur montrant d'Albion la bannière,
Tenir assurément à peu près ce discours :
D'un futur incertain précipitant le cours,
Vous voulez obliger, par le nombre et la force,
Un peuple généreux, mais à la rude écorce,
Qui fut de ce pays maître de bon aloi,
A renier la France, et sa langue, et sa foi ;
Eh bien ! sur ce drapeau, objet de déférence,
Lisez en bon français : " Honni qui mal y pense ! "
Et puis, en admettant que, abusant du pouvoir,
Vous puissiez affaiblir le tenace vouloir
Et la noble fierté des Français d'Amérique,
Que gagnerez-vous donc à l'acte tyrannique ?
A faire disparaître un langage abhoré,
A lui substituer votre verbe adoré,
A supprimer enfin du notre nouveau monde,

De l'antique Babel la trace trop profonde ?
C'est possible, en effet ; car tout peut s'aplanir ;
A l'uniformité même on peut parvenir ;
D'un océan à l'autre, et n'étonnant personne,
L'Amérique en entier peut devenir saxonne.
Admettons, soit ! Mais quand, par ce beau résultat,
Vous aurez assuré le salut de l'État,
Pourrez-vous à l'histoire imposer le silence,
La contraindre à blanchir l'abus, la violence ?
Non, sa voix, malgré vous, dira les noms connus
De vos grands précurseurs sur nos plages venus.
Vous avez, je le sais, la royauté de l'or,
Le talent du commerce et aussi, plus encor,
Un grain de vanité, peut-être légitime,
Qui, de l'humanité vous plaçant sur la cîme,
Vous porte à vous juger au moins supérieurs
Aux Francs-Canadiens férus de leurs labeurs.
Soit ! encor ; rabattons : Champlain fut moins que sage ;
Cartier, le découvreur, n'est qu'un vain personnage ;
Maisonneuve et Montcalm, de Lévis, Frontenac
Sont tous menus fretins ; de Laval, Cadillac
Montmagny, de la Salle et Dollard et Marquette,
D'Iberville et Talon, Bienville et Joliette
Ne furent jamais rien, et ce n'est qu'à grand tort
Qu'on voudrait réveiller leur souvenir qui dort.
Quant à ces pionniers qui, dans la forêt verte,
Attaquant les grands bois, allant en découverte,

Fondèrent un empire où celui des Romains,
Se perdant tout entier, aurait eu des voisins,
D'évoquer leur mémoire équivoque et lointaine,
Il ne faut pas non plus se donner moindre peine.
Il reste, dira-t-on, l'apostolat chrétien
Exercé par la France en pays canadien ;
On rappelle de plus le zèle évangélique
Déployé par ses fils dans toute l'Amérique.
Mais, bah ! quoi qu'on prétende, en dépit de Chapais,
Il n'est pas bien prouvé qu'ils ne soient Irlandais.
Toutefois, Rochambeau, Lafayette et Noailles,
Saint-Simon et d'Estaing envoyés par Versailles
Aux cantons révoltés, mais près d'être punis,
Récemment désignés du nom d'États-Unis ?
Tous cela, c'est prouvé : sans la forte assistance
Des soldats, des deniers, des canons de la France,
Le colossal empire, a présent flagorné,
Ratant son attentat, fut demeuré mort-né.
Mais qu'importe au client qui de la tombe échappe
L'art et les soins reçus d'un savant esculape ?
Il y a le proverbe, ingrat, soit ! mais humain :
" Disparu le danger, les vœux au lendemain."
De la guerre, il est vrai, calculant la dépense,
Au capital joignant l'énorme différence
Des intérêts accrus par deux cents ans tout près,
La France de nos jours peut réclamer les frais,
Fut-ce pour amoindrir les dettes contractées

Au pays des dollars durant les quatre années
Du conflit mondial. A payer son écot
L'oncle Sam consent bien, mais non pas comme un sot
Qui, le compte accepté, honore sa créance
Et fait l'acte naïf de la reconnaissance
D'un gentil débiteur envers son créancier ;
Non, ce n'est pas ainsi que pense un financier.
Afin de parvenir à liquider sa dette,
Sans même délier sa bourse rondelette,
Il fera, des Français sur ses bords implantés,
De purs Américains nasillards et fûtés,
Refusant aux neveux de l'amiral de Grasse
L'usage d'un parler, admiré du parnasse,
Qui commanda l'assaut sous les murs de Yorktown.
Mais c'est trop contempler, de Danver à Saint John,
L'hostilité profonde et la haine tenace
Qui s'attaquent sans trêve à la langue et la race
Des Francs-Américains. Levez-vous Fénélon,
La Fontaine et Pascal, Bossuet et Buffon,
La Bruyère et Boileau, Corneille et puis Racine,
Artisans surhumains d'une langue divine ;
Levez-vous et venez arborer l'étendard,
En faveur du français, contre un peuple cafard !
Je sais bien que ses fils, fort épris de lecture,
Admirent de Zola l'exubérance impure,
Que Voltaire et Rousseau, Paul de Kock et Renan
Ont partout préséance au pays anglican.

Si encore en leur langue on lisait leurs ouvrages,
De l'austère pudeur ressentant les outrages,
Les victimes pourraient trouver contre-poison
Dans nos bons écrivains devenus légion ;
Mais non, c'est en anglais que ces produits obscènes
Ornent les rayons bleus des palais des Mécènes ;
Et ces jets faisandés du faux esprit français,
Traversant l'odorat pour flatter le palais,
N'opèrent qu'en saxon sur la gent exotique,
Puritaine, orangiste, en tous cas fanatique,
Qui s'agite et complotte en pleine liberté.
C'est pourquoi, vous, géants d'un siècle tant vanté,
Levez-vous et venez prendre en main notre cause ;
Exposez du français la clarté qui repose,
L'élégance qui plait et la simplicité
Qui s'adapte aisément à la sublimité ;
Mais, montrez-en surtout la richesse inouïe
Qui, variant le terme, à notre âme éblouie
Sait peindre la nuance, exprimer tous les tons
Et semble défier toutes comparaisons ;
Vous seuls pouvez enfin, facteurs incomparables,
Tirer de son clavier les sons inimitables.
De la meute qui hurle, appeaisez la fureur,
Serait-ce en lui montrant de vos temps la splendeur ;
Car, il ne s'agit pas, dans la lutte présente,
D'une minorité, du joug impatiente,
Revendiquant son droit par l'erreur contesté,
Mais d'un verbe idéal cher à l'humanité.

Liverpool

Liverpool

Un jour, me promenant dans un quartier fétide,
Mes yeux n'ont vu, hélas ! que le haillon sordide
Couvrant à peine un peuple exténué, mourant ;
Enfin, de cet enfer, d'où l'on sort en pleurant,
Je me suis transporté dans cet endroit plus riche
Où, moderne Crésus, Goldenpocket se niche.
Sur la verte pelouse, où des milliers de fleurs,
Dans un ordre savant, émettent leurs odeurs,
Des monuments de marbre, assez souvent de bronze,
Représentent de l'Inde et les dieux et le bonze,
Sans compter de l'art grec les reproductions
Et les blocs ciselés des modernes Myrons ;
Toute en fer ouvragé recouvert de dorure,
A vingt pieds de hauteur, s'élève la clôture ;
Et, perçant non sans peine à travers les bosquets,
Le regard semble voir un superbe palais.
— Combien, dis-je au concierge, a coûté la merveille
Commise à votre garde ? — Ah ! si j'ai bonne oreille,
Pour le moins, comme on dit, ça vaut des millions.

- Et votre maître est-il aimable en ses façons ?
— Oh ! pour ça, croyez moi, c'est chose que j'ignore,
Ne l'ayant vu présent qu'une fois, et encore. . .
— Mais dans ce grand palais, quel heureux habitant ?..
— En plus des serviteurs, un superbe intendant
Qui veut trancher du maître avec la valetaille
Et de gouverner tout se croit aussi de taille. . .
— J'entends ; le grand seigneur qui possède ces lieux
Sans doute à voyager se montre soucieux. . .
— Non, mais comme accablé sous sa grande fortune,
Il a le dégoût de tout, ce qu'il voit l'importune ;
Il possède châteaux en France, au Portugal,
Sans compter ceux d'Écosse et du pays de Gal ;
Il a dans Londres même un hôtel magnifique
Qui l'emporte, dit-on, sur ceux du Pacifique ;
Eh bien ! pour se loger, n'ayant besoin d'autrui,
Il habite partout pour n'être pas chez lui ;
A ce Juif voyageur ayant cinq sous en poche
Il ressemble en tout point, sauf, s'entend, la sacoche ;
On peut dire de lui qu'il loge nulle part,
Est à peine arrivé qu'aussitôt il repart ;
Fatigué de la vie, à lui-même homicide,
Il finira, c'est sûr, par un affreux suicide.
— Et mais, sa femme ? — Elle a son divorce obtenu.
— Et ses enfants ? — Oh ! pour ça, ni vu ni connu.
— Et sa fortune ? — au milliard évaluée.
— Et l'indigence ? — Est très souvent par lui huée ;

A ses yeux, semble-t-il, un homme n'est pas né
Qui n'a pas vu le jour sous un toit fortuné :
Le reste des humains n'ayant ni sous ni mailles
Le trouve sans pitié, sans cœur et sans entrailles.
Sur ce, prenant congé de l'homme aux gallons d'or
Qui la porte gardait comme on garde un trésor,
Lentement je rentrai dans la ville malsaine
Où grouillaient les haillons comme dans leur domaine.
Sans admettre l'abus, du moins dans son entier,
Signalé devant nous par la voix d'un portier,
De ces riches affreux qui dans leurs mains détiennent
D'effroyable façon les biens qui leur reviennent,
Au point d'accaparer, à nos yeux ébahis,
Ce qu'il faudrait au plus pour nourrir un pays,
Sans être communiste, oh ! non, mais étant juste,
A nous qui de la paix voulons le règne auguste,
Il semble que le riche ignore volontiers
Qu'il est, qu'ils sont de Dieu les humbles trésoriers.
Pensons-y ; car le gueux, sur qui tout mal retombe,
N'attend que l'occasion d'en faire une hécatombe.

Un État communiste

AVIS AU LECTEUR

L'État Communiste, évidemment la Russie soviétique, qui est passé du domaine de l'utopie à la triste réalité, est loin d'offrir les charmes poétiques et les vertus attendrissantes dont certains rêveurs l'avaient revêtu ; en lui, en effet, on a l'immonde spectacle d'un cadavre en décomposition. Qu'on me pardonne alors les couleurs un peu sombres dont j'ai dû me servir pour peindre la suprême horreur de tous les temps.

Un Etat communiste

“ De goûter pleinement la sainte Liberté,
Pour nous tous travailleurs, le temps s’est présenté ;
A notre tour d’avoir le luxe et l’élégance
Que possède à nos yeux une égoïste engeance ;
Bientôt par le suffrage uni de l’ouvrier
Nous pourrons, du pouvoir gravissant l’escalier,
Déloger le bourgeois ami de la finance
Qui nous a mesuré jusqu’ici la pitance.
D’abord, de la richesse ôtant les instruments
Aux financiers cossus, indignes fainéants,
Qui, réservant pour eux les plus gros bénéfices,
Nous laissent en partage, à nous, les sacrifices,
Nous mettrons à leur place, étant seul potentat,
Sa Majesté le Peuple ou, si l’on veut, l’État.
Alors, organisant un puissant phalanstère,
Nous chercherons en vain parmi nous la misère ;
Partout l’humanité, reprenant son essor,
Reverra d’autrefois les temps de l’âge d’or ;
En un monde nouveau, se portant à merveille,

Croîtront les fleurs, les fruits, les pampres sur la treille,
Et des ruisseaux de lait coulant avec le miel
Donneront à la terre apparence du ciel :
Tous les hommes enfin, en un foyer tranquille,
Connaîtront le bonheur, ineffable et facile,
De vivre sans labeur en toutes les saisons
Et d'ignorer la faim avec ses pamoisons.
En attendant ce jour si rempli d'espérance,
Il faut aux travailleurs plus de persévérance
A saboter l'usine et piller le patron,
A s'unir, en un mot, dans la Grosse-Union."
C'est ainsi que parlait, il est à peine un lustre,
Un vulgaire ouvrier, d'apparence assez rustre,
Devant l'un des Congrès si souvent réunis
Qui fleurissaient jadis dans les États-Unis.

*

* *

Maintenant, c'est un fait, le communisme règne :
Rockfeller et Morgan, tous deux jouant du peigne,
Sont classés par l'État au nombre des barbiers
Sans doute en souvenir du talent des banquiers ;
Le tout-puissant dollar, souvent facteur de trouble,
S'en est allé rejoindre et le mark et le rouble.
Mais, en voulant tout prendre et trop bien roupiller,
Le communard se voit lui-même dépouiller ;
Car, pour se maintenir et braver la tempête,

La puissance est requise à ceux qui sont en tête,
Surtout, quand par milliers, tirillés par la faim,
Les malheureux déçus se lèvent par essaim
Pour réclamer aux chefs jouissances promises,
N'obtenant en retour que plus lourdes accises.
Et puis le camarade, arrivant au sommet,
Se démasque soudain, prend moyen qui soumet,
Ne craint pas de noyer dans le sang toute émeute
Et réduire à néant des affamés la meute ;
L'égalité bientôt, rompue en sa faveur,
Abandonne le pas au puissant dictateur,
Qui, grâce à son nombreux ramassis de séides,
N'a plus dans le cerveau que projets homicides.
Ce n'est pas tout, hélas ! après avoir détruit
Des siècles le labeur et la gangue et le fruit,
Saboté le rouage et rompu l'harmonie
Du commerce et des arts réduits à l'agonie,
Il faut bien réparer les dommages subis,
Avoir pour les soldats des canons, des habits,
Et, pour l'affreux tyran qui tonne et qui fulmine,
De quoi se prélasser sans trop crier famine :
C'est pourquoi, partageant le communiste État,
On rétablit partout le maître et le forçat ;
Une moitié du monde, habile à ne rien faire,
Courbe l'autre moitié sous le joug mercenaire,
La soumet au travail d'effroyable façon,
Lui donnant pour refus la mort ou la prison.

Puis, bientôt, se trouvant privé de numéraire,
On contraint l'ouvrier au travail sans salaire,
Offrant à celui-ci la ration d'un pain
Fait de paille ou de son, en tous cas sans levain ;
Et, pour calmer, enfin, maintes clameurs futiles
On supprime avec soin les bouches inutiles
Ne laissant dans la vie éphémère et sans but
Que les vrais scélérats n'étant pas au début.

*

* *

Voilà l'histoire exacte, absolument étrange
D'un État né d'hier, déjà vieux dans sa fange,
Qui, rêvé par la haine, établi dans le sang,
Nous montre en ce tableau l'horreur au premier rang :
Pour logis sans chaleur ou vêtement qui s'use,
Pour savon introuvable à moins d'user de ruse,
Pour modernes besoins, tous réputés pressants,
Où le luxe confine à des riens importants,
Il faut, par un retour à la coutume antique,
Se dire forcément à soi-même : bernique !
Plus rien, ou presque rien, ne semble être resté
Dans ce grand désarroi de la société.
Dans un tel dénûment, pressés par la famine
Qui veut que l'immondice, en guise de farine,
Aux estomacs creusés tienne lieu d'aliment,
Les hommes ont tendance à se manger crûment ;

Avant d'en arriver à ce cannibalisme
Qui florissait jadis en plein naturalisme,
On s'attaque au cadavre, on fouille les cercueils ;
On se répaît d'horreurs que couvrent les linceuls ;
Et, disputant aux vers des lambeaux de chair morte,
On cherche à retenir la faucheuse à la porte.
Mais la faim, sévissant avec atrocité,
Conduisit bientôt l'homme à la férocité ;
L'être humain, qui renferme à ses yeux côtelette,
Devint comme un gibier que l'on cherche et qu'on
A se le procurer, non plus mort mais vivant, [guette ;
Au piège on recourut, même à l'affût, souvent,
Et la chasse, en un mot, ayant pour objet l'homme
Devint un *sport* en vogue assez plaisant en somme.
Certain Juif en jambons convertit maints enfants
Qu'il revendit ensuite à beaux deniers comptants ;
On ouvrit des étaux fournis de chair humaine,
Sans que cette industrie en parut trop vilaine ;
Et des gens, au lasso, capturés d'un balcon,
Finirent promenade en un bouillant chaudron.

*

* *

Pendant ce temps, les chefs d'une rare insolence,
Devant le monde ému d'une telle impudence,
Osent représenter la cause des petits
Aux assises siégeant des peuples déconfits ;

A les entendre même on dirait, sans enquête,
Qu'ils vont de l'univers accomplir la conquête ;
Bref ! à tout ouvrier, ennemi du travail,
Ils montrent du patron l'affreux épouvantail.
Halte-là ! criera-t-on ; c'est assez de tristesse ;
C'est assez dans les cœurs provoquer la détresse.
Il n'est pas bienséant à la muse et ses vers
De remuer la fange ou fourmillent les vers ;
La fille d'Apollon, qu'on l'admire ou qu'on jase,
Pour chanter ou gémir, doit monter sur Pégase.
Méditant cet avis que j'ai bien mérité,
Je m'empresse à ces gueux de dire, en vérité,
Ce que le gros bon sens, exprimé par ma bouche,
Leur répond en jetant sur leur zèle une douche :
Votre ciel communard prôné par Lucifer
S'est trouvé n'être en somme ici-bas que l'enfer ;
La sanglante utopie offerte au pauvre hère
N'a produit jusqu'ici que résultat précaire ;
Mais ce n'est, dira-t-on, qu'un programme au début
Dont il faut assurer la pratique et le but.
Soit ! voyons-en le bout ; mais cette farce immonde
Ne guérira les maux qu'en détruisant le monde.

Discours du Trône

ou

Les “ Suffragettes ”

BIBLIOTHÈQUE
NATIONALE
PARIS

Discours du Trône

*Prononcé le 13 janvier 1936, par Lady Parkhurst,
Gouvernante du Canada.*

Je viens, selon l'usage, en ce jour solennel,
Débiter un discours, pompeux, impersonnel,
Qui, de vos longs travaux, en fixant l'ordonnance,
Ira porter au roi votre allégeance ;
Il vous dira bientôt, c'est du moins mon désir,
Ce qui du cabinet sera le bon plaisir ;
Mais il ne convient pas, étant ce que nous sommes,
D'aborder le sujet à la façon des hommes,
D'emboucher la trompette, à l'exorde tonner
Ou bien, sur un ton faux, sa leçon ânonner.
Avant les jours bénis où notre compétence,
En tous lieux reconnue, acquit son influence,
Il fallait au beau sexe, étrange aberration,
Se contenter de plaire, armé du cotillon,
A cet être exigeant, laid, grossier, despotique,
Qui s'arrogeait sur nous un pouvoir tyrannique ;

Mais, grâce soit rendue à notre entêtement,
Et aussi, de la guerre, au bouleversement,
Ce que, au précédent siècle, on appelait folie
Est enfin de nos jours une chose accomplie :
Nous allons désormais, par un vote écrasant,
Montrer à ces messieurs ce qu'est, en se comptant,
L'humble souffre-douleur, jadis du foyer l'ange,
Quand il sait au scrutin se porter en phalange ;
Il nous sera permis, sans vouloir exceller,
D'apprendre à l'univers qu'on sait aussi parler
Et que, sans la logique, entrave du génie,
L'esprit du féminisme, étonnante ironie,
Attrappe à l'aventure, et comme en se jouant,
Ce que l'homme n'obtient souvent qu'en raisonnant.
Mais d'abord, aux débats fixons une limite :
Que de plus de deux jours, parlant dru, parlant vite,
Sur un même sujet d'ordinaire valeur,
Nul ne puisse jamais dépasser la longueur.
Et puis, pour prévenir tout incident tragique,
En dépit du dicton : " Quelle mouche te pique ? "
N'oublions pas, afin d'éviter de grands maux,
D'en munir avec soin toute épingle à chapeaux.
De plus, nous enjoignons, que, chez les manicures,
Vos doigts soient désarmés pour sauver les figures ;
Car, qui sait ce que peut un foudre féminin,
Harcelé sans pitié par une autre catin ?
Maintenant, il est temps d'énoncer un programme

Qui puisse à votre ardeur communiquer la flamme
Pendant que, discutant plus d'une question,
Vous songerez sans doute au bien de la nation,
Vous rappelant aussi que tous les grands problèmes
Sont de peu d'importance en dehors de nous-mêmes.
Quelqu'un dira peut-être : " Eh bien ! Les milliards
Qui vont s'accumulant au risque des hasards
Et dont les intérêts insoldés sont encore ?
Sur le globe qui tourne et que le soleil dore
Est-il pays grevé comme est le Canada ?"
Mais bah ! n'en croyons rien ; chacun a son dada ;
Avec les créanciers s'arranger est commode :
Je n'ai rien, ne dois rien : tout est dit . . . Parlons mode
Et, de tous les produits des peuples alléchés,
Qui s'offrent maintenant à fournir nos marchés,
Favorisons d'abord ceux qui de notre sexe
Rehaussent l'élégance ; et si ce tarif vexé
Le public, qu'il nous faut après tout façonner,
Parlons peu, boudons ferme et sachons lui donner,
Par décrets répressifs, autre cause irritante :
Proscrivons du tabac la fumée odorante ;
Abolissons surtout l'usage des liqueurs
Qui pour tendres palais ont trop fortes saveurs ;
Mais, de grâce, en transit, recevons sans façon,
Dentelles de Vénise et le point d'Alençon.
Vous m'attendez, je crois, au *bill* des voies-ferrées,
Vous demandant surtout, plus ou moins effarées,

Comment vous pourrez bien soulager, en votant,
Notre Dominion du poid d'un éléphant...
En ce moment, j'y pense, ... et tout le ministère
N'eut garde d'oublier, si l'aimable première,
Chez elle demeurant, pour valable raison,
N'avait du cabinet manqué la session.
Il est un autre point qui, par vote unanime,
Saura bien rallier la chambre féminine :
C'est la peine infâmante, applicable en entier
A tout célibataire endurci, coutumier,
Qui, délaissant le sexe, hostile au mariage,
S'obstine à rester seul comme un vivant outrage
A nos charmes vainqueurs. La législation,
Mesurant au délit juste punition,
Sera l'œuvre, à la fois vengeresse et sublime,
De l'honorable Ashton dont l'esprit magnanime
A méprisé l'hymen, en dépit des amants,
Pendant un lustre entier surmonté de trente ans.
Oh ! mais, en un discours que le roi vous adresse,
C'est assez pérorer, je crois, et je vous laisse.
Encore un mot pourtant : il s'agit de rescrits
Pour députation vivant avec maris.
Afin de conserver aux débats leur rubrique
Qui veut qu'après l'attaque arrive la réplique
Il faut que les mamans tenant un nourrisson
Aient le droit de geu... non, ... crier à l'unisson ;
Mais, que jamais pourtant, dans la salle des douches,

On les voit accrocher les maillots et les couches ;
Les seuls endroits permis aux soins des chérubins
Seront le grand salon et la salle aux festins.
Merci de vos égards, aimables auditrices,
Je m'en vais de ce pas parler aux sénatrices,
Et je. . ." A ce moment, s'élèvent de grands cris
Qui, bien que féminins, n'en sont pas moins nourris ;
Sur les fauteuils, partout, l'assistance montée
Se trémousse, s'agite ou paraît transportée,
Et, de la jupe, enfin, rétrécissant l'ampleur,
Semble craindre un intrus fameux par sa valeur :
On sonne la clochette, on appelle la garde.
Pourquoi ? Une souris passait là, par mégarde.

Réplique d'un Calotin

Réplique d'un Calotin

Dans un salon bourgeois assez chic, à vrai dire,
Ou viennent les clients, s'amuser, causer, rire,
Après l'absorption d'un succulent diner
Qu'à ses hôtes fournit monsieur l'hôtelier,
Une dame, frisant pour sûr la quarantaine,
Se prélasse, en fauteuil, tenant sur sa bedaine
Un volume où s'étale, en titre flamboyant,
De Renan sur Jésus le conte malfaisant.
Tout en lisant d'un œil, la dame dévisage
Un affreux calotin, à Paris de passage,
Qui, par un pur hasard, ou peut-être à dessein,
Vient tout juste d'entrer, ayant bréviaire en main,
Dans ce salon laïque, et pour le moins profane,
Où jamais on ne vit paraître une soutane.
L'abbé, dissimulant son trouble ignorantin,
Se permet de s'asseoir près de notre catin ;
Il va même plus outre, ô comble de l'audace !
Il se sert de ses yeux, puis la regarde en face,
Et semble ouvrir la bouche afin de lui parler.
Flairant un guet-apens dont il faut se garer,

La dame, de courroux, se plonge en sa lecture,
Laisant voir au *curé* quelle en est la nature;
A la fin, sur les nerfs, ne se contenant plus :
“ J’avais raison,” dit elle, “ en n’aimant pas Jésus ! ”
Et, dardant un regard tout chargé de colère,
Elle brava l’abbé qui lisait son bréviaire.
“ Oh ! madame, reprit l’humble prêtre alarmé,
Vous avez eu grand tort de n’avoir pas aimé
Celui qui . . . celui dont . . . à vous aimer, en somme,
Dans ce monde, peut-être, eut été le seul homme ;
Car il a, pour masquer des charmes le non lieu,
L’avantage sur nous d’être homme et d’être Dieu.

Une conversion

Une conversion

“ Dites donc ! Oh ! la, la ! Vraiment, c’est épatant ! ”
C’est en ces termes vifs que le professeur Kant
S’efforce de prouver, à ceux que le voyage
A placés pour une heure en savant voisinage,
Que l’homme a pour ancêtre un navet ou un chou,
En passant, pour l’honneur, par lignage plus doux,
Où la fleur odorante a sa place marquée.
Afin que suive, alors, la foule interloquée
La marche régulière et puissante action
De ce qui pour savants se dit sélection,
Il a soin d’enjamber, prenant bien sa mesure,
Par dessus les chaînons rompus de la nature,
Suivant l’étroit canal par où les végétaux,
S’émancipant soudain, deviennent animaux.
C’est ainsi que, passant de l’éponge aux amibes,
Il donne du système épatant quelques bribes
Qui montrent le progrès, évoluant toujours,
Prenant pour s’affirmer, en régnant, tous les tours ;
Mais, par quels sauts merveilleux le savant se rattrape,

Ayant des rayonnés fait la trop courte étape,
Quand il va sans efforts du molusque aux poissons,
Et, laissant là la mer et ses doctes plongeurs,
Nous montre, en les nommant, parmi les mamifères,
Dans les âges lointains, nos arrières grand'pères.
" Oh ! la, la ! Dites donc ! C'est vraiment épatant !
Tous ces aïeux à poils, saluons en passant !
Puis, dans les vertébrés, nous choisisant famille,
Arrivons sans retard à l'auguste gorille.
Oh ! voilà l'homme ancien précédant de mille ans
Tous ceux qui du silex furent les artisans !
A ce robuste aïeul enclin à la grimace
N'allons pas chercher noise au sujet de la face ;
Dans la lutte vaincu, chassé de ses grands bois,
De la guerre obligé de connaître les lois,
Il vit naître l'esprit dans son front versatile
Et son pelage enfin devenir inutile ;
Et voilà. Maintenant, qu'en pensent les corbeaux ? "
A ce moment, le train arrivait à Bordeaux.
" Je crois ", dit un abbé, refermant son bréviaire,
" Qu'à tout prendre, en effet, dans cette grande affaire
" Il faut savoir user de la réflexion
" Et ne pas prestement tirer conclusion :
" Je me croyais humain, esprit avec méninge,
" Promenant sur la terre une âme de croyant ;
" Mais, depuis tout à l'heure, et en vous entendant,
" Je ne saurais douter que l'homme ne soit singe ! "

Québec

Québec

Partout dissimulé sous un flot de verdure,
Le nord américain, à l'immense bordure,
Glacé sous les frimas ou brûlé du soleil,
Dans le calme dormait son antique sommeil ;
Sous les arbres formant la forêt primitive
L'orignal et l'ours noir, à l'oreille attentive,
Promenaient sans conteste, avec sécurité,
Sur de mousseux tapis leur double majesté ;
Sur le fleuve et le lac débordant de crystal
L'Indien taciturne, ayant pour capital
Son arc et son carquois, son pétun, sa farine,
Glissait en son canot composant sa marine ;
Et notre Saint-Laurent, élargissant son cours
En allant vers la mer, sans trouble et sans détours,
Roulait de ses Grands Lacs les eaux majestueuses
Qui forment un miroir aux rives plantureuses.
Mais voici que, au tournant de l'île de Bacchus,
Le sauvage habitant, sans avoir l'œil d'Argus,
Peut voir et contempler les trois nefs du vieux monde
Qui, rebroussant les flots, semblent voler sur l'onde ;

Sur la voile gonflée, au sommet du long mât,
Le blanc sous le soleil se peint d'un vif éclat ;
Bientôt, dans un grand port creusé par la nature,
La flotille, en ses flancs portant l'œuvre future,
S'arrête et de Champlain, contemplant un rocher,
Reconnaît un endroit cherché par le nocher :
C'était Stadaconé de célèbre mémoire ;
C'était aussi Québec et son fier promontoire.
Venant après Cartier soixante et quatorze ans,
La France au Canada ramenait ses enfants.
L'Indien, qui, là-bas, les étrangers surveille
Du haut du cap voisin, s'étonne et s'émerveille :
On construit des logis, des magasins, un four,
Des remparts, des fossés pratiqués tout autour ;
Puis, comme des géants qui sous les coups succombent,
On aperçoit bientôt les grands arbres qui tombent,
Et le terrain conquis se transformer en champ
Où croîtront les épis aux environs du camp ;
Et, sur l'emplacement de la future ville,
Même on voit s'établir la première famille,
Plus fameuse à nos yeux sous l'humble nom d'Hébert
Que celles que plus tard nous enverra Colbert.
Aux modestes travaux qui procurent le vivre
Et aussi les moyens de combattre le givre,
On verra s'ajouter, par les soins de Champlain,
Le remède aux soucis dont notre cœur est plein :
Pour tous ces pionniers venus de Normandie,

C'est la religion qui donne à qui mendie,
Et qui, sanctifiant les peines, les labeurs,
Mettra plus de courage au fond de ces grands cœurs.
Qu'elle est belle à leurs yeux la modeste chapelle
Qui, seule, en ces grands bois la loi de Dieu rappelle,
Et qui, sur son clocher arborant une croix,
Fait dire à ces chrétiens : " J'aime, espère et je crois ! "
Dès ce moment, Québec, tu devins comme un phare
Dans ce monde nouveau que l'enfer accapare ;
Tu marquas sur ton sol une possession
Pour l'auteur méconnu de la création !
Puis, le modeste arbuste, à la France enlevé,
Transplanté sur nos bords, s'est bientôt élevé :
Comme en ces temps lointains où la famille humaine,
Essaimant au hasard, se créait un domaine,
Lequel, s'agrandissant, devenait un pays,
Ainsi du Canada les Français établis.
Seulement, n'allons pas, dénaturant la gloire,
Transformer l'épopée en la banale histoire
Qui, des faits avec soin simplement s'enquérant,
Ravale la défaite, exalte un conquérant,
Et, des rois du négoce auditant le grand livre,
En faveur du succès jugement nous délivre :
Pierre et Paul à la chaîne, au supplice marchant,
Sont plus grands qu'Alexandre au pinacle touchant.
Non, ce qui t'anoblit, ô ma France nouvelle !
Ne sont pas les combats issus de ta querelle ;

Et ce n'est pas non plus, encor que glorieux,
L'ensemble des travaux laissés par les aïeux ;
D'autres peuples, déjà réduits à la poussière,
Avaient bien avant toi suivi cette carrière
Sans qu'on puisse trouver, où gisent leurs lambeaux,
Que ruine et néant devenus leurs tombeaux :
Ce qui fait la grandeur et véritable gloire,
L'honneur d'une nation, comme aussi sa victoire,
C'est la saine influence exercée au moral
A travers les humains attaqués par le mal :
Qu'on approuve ou condamne, ici-bas sur la terre
Nul ne peut rester neutre entre mal ou bien faire.
Tout doux ! nous dira-t-on, vous oubliez Plymouth
Dont les vrais puritains, fondateurs de Waymouth,
Quittant le " Mayflower ", touchèrent les rivages
Afin de mépriser des tyrans les outrages ;
Sous les pas de ces preux d'une noble fierté
On vit naître partout la sainte liberté,
Et l'Amérique enfin, échappant au servage,
Rompit pour l'univers les liens de l'esclavage ;
Depuis, favorisés des biens de l'Éternel,
Leurs fils ont su gagner l'estime universel.
Je n'en disconviens pas et, dans ce qu'on admire,
Je suis prêt à louer mais non à me dédire :
Ce groupe de *settlers* semblant religieux,
Au courage, dit-on, vraiment prodigieux,
Ne comptait qu'un seul homme imbu de tolérance,

L'exilé Williams qui fonda Providence,
Laquelle de nos jours gouverne en son palais
L'unique État de l'Est bannissant le français. !!
Si l'or était un dieu, si même l'industrie
Méritait des humains qu'on l'adore et la prie,
Je crois que le pays, se disant puritain,
Pourrait s'attribuer un mérite certain
En montrant ses maisons atteignant le nuage
Et l'usine en tous lieux multipliant l'ouvrage ;
Mais, qu'on le veuille ou non, la pauvre humanité,
Considérant le temps, songe à l'éternité,
Et, sur des corps grossiers, l'âme immatérielle
L'emportera toujours par sa valeur, pour elle ;
L'endroit qui du Sauveur vit la crucifixion,
En dépit de l'Islam en dépit de Sion,
Restera saint pour tous, et la cité biblique
Conservera toujours sa renommée unique ;
Rome dégénérée, en ses tristes remparts,
Où dominant pourtant les modernes Lombards,
Ne cesse d'attirer l'attention du monde ;
Car elle est par sa foi le phare qui l'inonde.
Le Canada français, du droit le boulevard,
Fut aussi de Jésus l'humble porte-étendard.
Il fut un temps, Québec, et ce fut là ta gloire,
Où tu devins le cœur d'un vaste territoire ;
Au nord comme au midi, vers l'est comme au couchant,
Dans ce monde nouveau du pôle s'approchant,

Mais qui brûle quand même au soleil des tropiques,
Tu sus renouveler les temps apostoliques.
Dans les wigwans indiens, jusques chez l'ennemi,
Tu propageas la foi, tu devins leur ami ;
Pour arroser ces champs à tes vœux réfractaires
Dieu se servit du sang de tes missionnaires.
Puis, vint le grand Laval, admirable pasteur,
Qui vit sous sa houlette, auguste dictateur,
Commis à son grand zèle, infatigable, austère,
Du monde encor païen tout un vaste hémisphère ;
Alors, comme un géant qui vit, respire, agit,
Par le sang qui circule et partout le nourrit,
Le Nord Américain, par ses eaux navigables,
Ses chemins forestiers et ses lacs innombrables,
Reçut du vieux Québec, siège primordial,
Les secours réguliers d'un corps sacerdotal ;
Partout dans les forêts et jusque dans les prairies,
Sur les bords des Grands Lacs, sur les rives fleuries
Des nombreux affluents du grand Mississipi,
Le messager divin, en pirogue accroupi
Ou faisant, surchargé, de pénibles portages,
Allait des Indiens desservir les villages ;
Cette France au berceau, monde en formation,
Recevait de Québec la chrétienne action :
Tels furent les débuts de ce qu'a fait l'Église
Sur ce rocher fameux qui devint son assise.
Depuis, à ses enfants se joignant l'étranger,

Le temps hâtant son cours qui vint tout déranger,
On vit l'arbre divin transplanté sur nos plages
Étendre ses ramaux jusqu'aux lointains rivages
Bordant de tous côtés le demi continent
Que la France céda pour le moins lestement.
Alors on vit grandir la puissance romaine
Qui, partout dans le monde, agrandit son domaine ;
Et sa carthographie, allongeant son damier,
Enveloppa bientôt l'Amérique en entier,
De sorte que Laval du sommet de la gloire
Contemple cent prelates, ses fils et sa victoire.
Honneur à toi, Québec, ô ville de Champlain,
Tu peux dormir tranquille en rêvant à demain ;
Tu n'as pas seulement un site incomparable
Qui ravit l'étranger et te rend admirable ;
Tu n'as pas seulement ton passé belliqueux
Qui jette sur tes murs un lustre glorieux ;
Tu fus, tu resteras dans toute l'Amérique
Le berceau, le flambeau de la foi catholique.

Un Canadien déçu

Un Canadien déçu

Cariolan Brutus Escobar Lamirande

Est, vis-à-vis de Dieu qui le monde commande,

Sur un pied de révolte ou de rebellion,

Si ce mot cadre bien avec négation.

Comment cet homme étrange, à la vie éphémère,

Chez lequel tout trahit dépendance et misère,

A-t-il pu secouer le joug du Créateur

Et se conduire enfin comme son propre auteur ?

Dieu n'est pas, prétend-il, et ce qu'on dit de l'âme

N'est que pure hypothèse ou bien calcul infâme :

Il n'est pas impossible, afin de la damner,

Que l'Église intrigante ait su l'imaginer,

Et que, faisant trafic de la vie éternelle,

L'ait pu classifier âme immatérielle.

“ Je suis ce que je suis par moi-même, et mon corps

Est le produit savant des atômes retords,

Qui, comme en se jouant, ont façonné le monde,

Aidés dans ce travail par la force féconde,

Qui, bien dissimulée au sein des éléments,

Préside, en la nature, à tous les changements.”

Ainsi parlait Brutus en son laboratoire
Méditant de grands mots tenus dans sa mémoire.
Jeune, à peine comptant quarante ans disparus,
Il voulait s'écarter des chemins parcourus ;
Quelque science acquise à grand renfort d'étude
Avait de son esprit banni l'inquiétude,
Dissipé de l'enfer le grand épouvantail,
Et des dogmes chrétiens le subtile attirail.
Comme il s'apitoyait sur ses compatriotes
Tenus par le clergé au pur état d'ilotes !
Aussi, pour délivrer ces pauvres malheureux
Du joug avilissant qui pesait lourd sur eux,
Il se faisait apôtre, au nom de l'altruisme,
D'un système savant de matérialisme,
Et disait aux viveurs, aux financiers véreux,
Aux exploiters du vice, aux mondains orgueilleux :
" Sans craindre aucunement les foudres de l'Eglise,
Fuyant les maux du corps, vivez à votre guise ;
Et vous, garant des lois où l'État s'est niché,
Le déshonneur à part, commettez le péché ;
Du paradis perdu par l'usage des pommes
Retrouvez les plaisirs et montrez-vous des hommes."
Et lui-même, joignant l'exemple à la leçon,
N'était ni le plus sage et ni le moins . . . fripon.
Mais, fut-il dévoyé, l'homme le plus inique
Veut sembler soucieux des lois de la logique ;
C'est pourquoi, se piquant d'un reste de raison,

Produit de son cerveau, tel de son œuf l'oison,
Brutus voulait changer nos antiques coutumes,
Saboter la famille et l'école où nous fûmes
Nous-mêmes, nos enfants, nos parents, nos aïeux,
Prônant le soi-disant mode aréligieux.
Mais, dira-t-on pourtant, quelle fureur étrange
Excite ce héros du vice et de la fange ?
Et comment expliquer le zèle intempestif
Qui paraît animer ce tube digestif ?
Qu'on veuille pour complice avoir la conscience,
Qu'on bannisse avec soin de ses yeux la présence
De ce Dieu trois fois saint, tout-puissant créateur,
Qui se montre des lois redoutable vengeur ;
Rien à dire ; encore est-ce inepte comédie ;
Mais vouloir propager sa propre maladie,
Inoculer l'erreur et se sentir heureux
Parce que l'athéisme étend son mal affreux :
Voilà qui déconcerte à coup sûr la science
Et semble démontrer de Satan l'ingérence.
Mais passons ; il se peut, en dépit du bon sens,
Que Brutus n'eut souci d'avoir des adhérents
Que pour n'être pas seul dans la France nouvelle
A vivre comme un bœuf, un tigre, une gazelle.
Nous aurions pu d'ailleurs, en raisonnant ici,
Lui montrer son erreur vulnérable à merci,
Le presser d'arguments sans réplique et lui dire
Qu'un enfant à quia pourrait bien le réduire ;

Mais à quoi bon ? Un maître auquel tout est soumis
De le morigéner s'est à la fin permis :
Ce docteur éloquent, qui détruit le sophisme,
Qui rabaisse l'orgueil et réduit l'égoïsme,
Dont la leçon s'adresse au sujet comme au roi,
S'est mis à lui parler en causant grand émoi ;
Ce maître contre qui nul être n'est rebelle,
Qui pénètre partout, n'attend pas qu'on l'appelle,
Se présente soudain quand on pense qu'il dort :
C'est l'ange de la Paix ; c'est la Parque ou la mort !
La Mort, ce grand vainqueur offrant une réponse
A qui reste étonné que Dieu ne se prononce
Au milieu des conflits d'un monde combattu,
Où le vice triomphe et tremble la vertu ;
Où l'on voit la canaille, au Mexique engagée,
Malgré tous ses excès, de Wilson protégée,
La Mort, enfin, par qui la foi, comme un soleil,
Projetée à son couchant son feu le plus vermeil,
Dorant de ses rayons la souffrance cruelle
Et même des élus la colline éternelle.
C'est pour l'observateur spectacle intéressant
De voir les dieux d'un jour retourner au néant,
De voir l'impiété, la haine et l'injustice
Dépouiller leur bandeau, constater leur malice.
C'est en vain qu'invoquant leurs maîtres révéérés,
Ils voudraient des frayeurs se sentir rassurés ;
La conscience, un temps, forcée à leur complaire

Proteste avec vigueur et ne saurait se taire ;
Le tombeau cesse d'être alors ce noir charnier
Où le néant détruit l'être humain en entier :
Et l'au-delà devient, se posant en problème,
Épouvantable à tous et pour le saint-lui-même.
Lamirande, étendu sur un lit de douleur,
Entendit le discours de ce savant docteur ;
Il vit à son creuset ses doctrines soumises
S'échappant en fumée, à leur place remises ;
Mais son cœur endurci, retenu par l'orgueil,
Voulut de ces erreurs, hélas ! porter le deuil :
Pleurnichant, il gémit et, dans son épouvante,
N'éprouva que remord qui désespoir enfante.
Enfin, le temps brumeux à ses yeux se voila
Et dans un court soupir son âme s'exhala,
Ne laissant, sur sa face immobile et charnue,
Aucun signe indiquant ce qu'elle est devenue ;
Et le regard, avant tout rempli de terreur,
Semblait fixer en paix des cieux la profondeur.

*
* *

Par delà le grand ciel où scintillent les astres,
En dehors de ce monde aux multiples désastres,
S'élève le palais du puissant créateur,
Merveilleux de beauté, rayonnant de splendeur.
Tout ce qui réjouit ou chasse la tristesse

Se trouve réuni dans ce lieu d'allégresse ;
Ni les pleurs, ni la mort, ni les gémissements
Ne peuvent alarmer ses heureux habitants ;
Et Dieu, rendu visible en sa divine essence,
Le remplit en entier de sa magnificence.
C'est là, mais sous l'aspect d'un roi terrifiant,
Que peuvent les humains le voir en expirant ;
Sans distraire un moment sa vaste intelligence,
Sans pouvoir, encor moins, tromper sa clairvoyance,
Ils paraissent soudain devant son tribunal,
De vertus embellis ou coupables du mal.
Ici, nulle lenteur que l'humaine justice
Apporte à dissiper des coquins l'artifice :
Chacun, en un clin d'œil, est maudit ou sauvé
D'après l'état moral où la mort l'a trouvé ;
Le nombre n'y fait rien, qu'ils soient cent, qu'ils soient
A tous les trépassés de l'humaine famille, [mille,
Dieu porte un jugement d'une exacte rigueur
Applicable en entier aux actes du pécheur.
Juste au moment précis où Brutus l'athéiste,
Succombant en dépit de son spécialiste,
Rendait son âme au Juge auquel il n'a pas cru,
Cette âme au tribunal a déjà comparu,
Non plus portant le poid d'une infecte matière,
Mais libre et s'élançant vers sa cause première.
Comme il est lumineux pour elle maintenant
Le but qu'a poursuivi son maître en la créant ;

Et comme elle est écrite en lignes éclatantes
L'action rédemptrice aux épreuves sanglantes !
Pendant que cet esprit en révolte trouvé
Devant Dieu se présente en futur réprouvé,
D'autres, également surpris par la camarde,
Arrivent sans montrer la nuance criarde
Qui, souvent dans le temps, distingue les humains ;
Non, ces nombreux esprits, qu'ils soient Juifs ou
Sont le même portrait du divin Créateur ; [Germaines,
La seule différence, horrible en sa laideur,
Est le péché des uns qui les couvre d'ordure,
Pendant que, chez les Saints, la grâce transfigure.
Devant le flot montant de notre humanité,
Qui sans cesse du temps passe à l'éternité,
La justice de Dieu, comme un miroir fidèle,
Reflète d'un chacun une image réelle, [s'immiscer,
Mais sans que, au grand jamais, pour qui peut
La plus infime erreur parvienne à se glisser.
Déjà les jugements que prononce le juge
Procurent aux élus un éternel refuge,
Préparé par Dieu même au sein du paradis ;
Mais, pour le plus grand nombre effrayés et maudits,
Le séjour ténébreux, appelé la géhenne,
Devient soudainement lieu de deuil et de peine.
Dans l'abîme entr'ouvert, conduits par les démons,
Descendent des païens les nombreux escadrons,

Quelques mauvais chrétiens et puis les hérétiques,
Précédés ou suivis par un tas d'impudiques ;
Après, vient à son tour la docte impiété,
D'enterrements d'État souvent l'objet fêté ;
Enfin, suivent des Juifs la tourbe maçonnique
Qui brocante ici-bas le culte satanique,
L'ivrogne et le voleur, le sinistre assassin,
L'ennemi de l'Église et l'infâme coquin
Qui, voulant démolir l'assise sociale,
Propage contre Dieu l'Internationale,
Et tous ces financiers élevant un autel
Au veau déjà sacré par l'encens d'Israël ;
Ajoutons, à la fin, le nombre incalculable
Des mondains élégants dont la vie est à table,
Des viveurs éhontés en scandales féconds,
De tous les gueux, hélas ! grouillant dans les bas-fonds
Où, la religion ne pouvant plus rien faire,
L'on vit la pauvreté devenir la misère.
Mais pourquoi cet émoi, dans l'abîme, excité ?
Quel est donc le coupable au feu précipité ?
Est-ce un nouveau Judas, un Néron, un sectaire
A toute humanité devenu réfractaire ?
Non, c'est des soviets l'un des maîtres pervers :
Le cachot qui l'attend est au fond des enfers ;
Il s'était élevé, grâce à la couardise,
Au poste de tyran d'un pays qui s'enlise.
Et des nombreux maudits l'ignoble légion

Continue à tomber d'effroyable façon.
Quand, à son tour enfin, arriva notre athée,
Nulle joie en enfer ne fut manifestée ;
Il descendit sans bruit à sa prison de feu,
Vexé qu'en la géhenne on le prisait si peu ;
Et Satan dédaigneux, voyant le pauvre sire,
En se moquant de lui, se contenta de dire :
" Tu nias Dieu sur terre et le mis en défaut ;
Imbécile ! Orgueilleux ! C'est la haine qu'il faut.
Pendant l'éternité, dans ce lieu de souffrance,
Aisément tu pourras constater sa vengeance ;
Mais, de tes jours finis, disparus pour jamais,
Tu n'as pu consommer qu'à moitié les forfaits ;
Et, dans ce Canada qui me sert à sa guise
Tout en restant fidèle au Christ, à son Église,
A peine dix bénêts, écoutant tes leçons,
A la foi des aïeux ont tourné les talons ;
Encore est-il que ces faux tenants d'athéisme
A leur Dieu reviendront au premier rhumatisme :
Pas plus que l'assassin, pas plus que le voleur,
Brutus, tu goûteras de l'enfer la douleur.
Seulement, si par toi quelque fou nous arrive,
A l'instant ta souffrance en deviendra plus vive ;
Et, si le mal croissant devenait étendu,
Alors, au fond du gouffre à la fin descendu,
Tu joindrais de l'erreur les plus fameux apôtres.
En attendant, maudit, tu es toujours des nôtres."

Persecution

Persécution

Un phénomène étrange échappe d'ordinaire
Aux esprits se piquant de savoir sublunaire ;
On laisse à la canaille, habile en ses desseins,
Entière liberté de poursuivre ses fins ;
Aux Maçons ténébreux arborant le triangle,
L'usage est toléré du mors et de la sangle,
Et sans même employer trop de ménagements,
A l'égard des grands chefs de maints gouvernements ;
On accorde au travail le droit de monopole
Qui bouleverse tout, et nous pille et nous vole ;
Enfin, pourquoi le taire ? on laisse aux soviets
Droit de tendre la main aux ligueurs inquiets :
La liberté, dit-on, d'invention moderne,
Veut qu'à l'endroit du vice on soit tendre et paterne,
Et qu'un Juif outragé dans Vienne ou Petersbourg
Puisse émouvoir le monde, et la ville, et le bourg.
Mais d'où vient donc alors, qu'envers les catholiques,
Soit en fouillant l'histoire ou lisant ses chroniques,
Soit même en parcourant la terre et ses États,
On ne trouve partout que tyrans, potentats

Qui violent contre eux la libre conscience,
Et les droits des parents, et l'âme de l'enfance ?
Et que, en certain pays jadis rempli de foi,
Où du nom de conquête on désigne la loi
Qui d'un peuple nombreux outrage la croyance,
On en soit arrivé de mettre confiance
En l'hostile pouvoir qui n'a pas dévié,
Mais donne, au lieu de deux, un simple coup de pié ?
Je sais que, en subissant ce que l'orgueil on nomme,
Le fat à son image exige qu'on soit homme,
Et, voulant soutenir cette prétention,
Tâche aussi d'imposer sa propre opinion :
C'est ainsi qu'un Luther, à ses vœux indocile,
Voulut qu'autour de lui le moine fut fragile,
Et que, méconnaissant le vœu du célibat
Prétendit réformer et l'Église et l'État.
Mais alors, s'il est vrai qu'il n'y ait que le vice
Auquel la liberté doit se montrer propice,
Et que l'esprit humain cherchant à s'élever
Devant le premier sot soit tenu de ramper,
Que tout homme, en un mot, sur qui l'œil de Dieu tombe
Doive s'en détourner quand gouverne un vieux Combe,
Pourquoi la paix durable accordée à l'Islam,
Ce tissus de forfaits malgré son ramadam ?
Pourquoi le brahmanisme et les cultes d'Asie
Sont-ils l'objet constant de la diplomatie
Qui respecte et protège, en invoquant le droit,

Des peuples asservis le fatalisme étroit ?
Pourquoi le nègre enfin, imbu de fétichisme,
Peut-il suivre à sa guise un sot polythéisme ?
Si de l'idolâtrie on arrive, à la fin,
Aux sectes procédant d'un cuistre ou d'un gredin,
Pour ces rameaux nombreux séparés de l'Église,
Où la foi s'alanguit puis se volatilise,
Pour ce libre examen, véritable arc-en-ciel,
On trouve un bon vouloir assaisonné de miel
Chez les puissants d'un jour remplis de tolérance.
Mais, s'il est question de Rome la croyance,
A se coaliser tout le monde est debout,
Et le sang des bigots comme en marmite bout ;
L'orangiste, à ce nom, voit soudain du papisme
Le spectre se dresser, et, dans son fanatisme,
Ne rêve que prison, que gibet, qu'échafaud ;
Et le sectaire instruit, élégant, comme il faut,
Qui ne semble pourtant établi sur la terre
Que pour se réjouir ou bien se satisfaire,
Oubliant sa mollesse et son oisiveté,
Se ranime un moment contre la chrétienté ;
A cet homme lascif, éprouvant lassitude
Au moindre effort qu'il fait, au travail, à l'étude,
Quand il lui faut remplir un devoir anodin,
Rien ne coûte, en effet, pour combattre un chrétien ;
On le voit du voteur quémander le suffrage
Afin de pratiquer de l'enfant l'esclavage,

Pour que, ans Dieu, sans foi, l'esprit rapetissé,
Il apprenne un crédo de mensonge tissé.
Mais comment s'expliquer, tant la chose est étrange,
Que même le barbare encore dans sa fange
Devienne par instinct savant persécuteur
Dirigeant à coup sûr contre Dieu sa fureur ?
Et, s'il arrive enfin qu'une liberté naine
Lui donne sur les blancs puissance souveraine,
Son premier acte, après l'émancipation,
Sera contre l'Église une usurpation.
Cependant, ce qui nous surprendra davantage
C'est de voir l'ouvrier, ennemi de l'ouvrage,
Esclave de ses chefs par haine du patron,
Pratiquer à son tour la persécution,
Spolier, profaner, commettre tous les crimes,
Se conduire en un mot comme on le fait à Nîmes ;
Il en est qui, rageurs en voyant un frocard,
Sont pleins de déférence à l'endroit d'un gueusard ;
Tout congrès, tout effort fait par des catholiques
Leur trouble le sommeil, les rend épileptiques :
Croasser un vieux prêtre, apostropher les Sœurs
Constitue un exploit digne de ces grands cœurs.
Fait bizarre, étonnant ; ce qui rend anarchiste
N'est pas tant le richard, l'exploiteur, l'arriviste
Que le pouvoir moral imposant le labeur
Au nom d'un menuisier qui fut notre Sauveur.
Il se peut, dira-t-on, que le savoir moderne,

Promenant ici-bas sa fumeuse lanterne,
Ait pu modifier, à l'égard des chrétiens,
L'esprit, le cœur, les mœurs et l'âme des humains,
Au point de les noircir, de les rendre exécrables
A tous ceux se piquant d'être gens raisonnables.
Mais alors des Romains les monstres déifiés,
Dépassant en fureur les Maçons cachottiers,
Qui, des nouveaux croyants présidant au carnage,
Et stimulant contre eux du tigre le courage,
Ont de nombreux martyrs peuplé le paradis,
Savaient-ils qu'ils avaient pour ancêtre un radis,
Où qu'un singe écaudé leur tiendrait lieu de père ?
Savaient-ils bien que l'homme, en prétextant misère,
Deviendrait plus qu'eux tous sanguinaire et cruel,
Au point de voir Néron, reconnu paternel,
Perdant le diadème et du vice et du crime,
Supplanté par un Russe échappé de l'abîme ?
Et puis, au Canada, mais avant le réveil
Qui devait arracher l'homme à son lourd sommeil,
N'a-t-on pas vu jadis l'Iroquois téméraire
Préparer un modèle au moderne sectaire,
Lui montrer, à scalper, rôtir un ennemi,
D'autant plus odieux qu'il est de Dieu l'ami ?
Non, le faible savoir acquis sur la nature
Par l'homme émancipé sortant de sa rôtüre
N'est pas, ne saurait être une explication
D'un fait universel de persécution.

Contre Dieu, ses enfants et contre son Église,
Il faut chercher ailleurs qu'en l'humaine sottise
Pourquoi, dans tous les temps, les hommes acharnés
Se sont comme à l'envi jusqu'ici déchaînés.

*

* *

Dans les flancs rebondis de notre pauvre terre,
Sont des antres profonds fermés à la lumière,
Où des feux concentrés d'une incroyable ardeur
Maintiennent les métaux à l'état de vapeur.
C'est là, dit-on, que Dieu, l'auteur de la nature,
Voulant de tout pécheur punir la race impure,
Le frappe à tout jamais de réprobation.
Ce palais ténébreux de la damnation
Est aussi de Satan la demeure éternelle
Ouverte, après sa faute, à l'archange rebelle.
En désertant du ciel l'indicible splendeur,
Lucifer, entraînant à sa suite, ô malheur !
Un grand nombre d'esprits composant sa cohorte,
Y vit sombrer l'orgueil et toute son escorte.
Ce lieu de désespoir, aux tourments éternels,
Qui dépasse en horreur même les fraternels...
Pays du bolchévisme, est débordant de haine
Contre Dieu qui punit, contre la race humaine.
Ne pouvant jusqu'à l'ange exercer sa fureur,
Lucifer s'humanise et devient tentateur ;

Mais ce rôle effacé, qui flagorne et enflamme
Les passions régnant dans les bas fonds de l'âme,
Ne saurait contenter cet archange orgueilleux
Ni remplir pleinement ses projets ténébreux :
Tout au plus, c'est damner, aller contre l'Église
Et calmer son ardeur que forte rage attise ;
Se rappelant toujours son ancienne grandeur,
Il veut plus, il lui faut être persécuteur ;
Il veut renouveler la passion du Maître
En ceux que son Épouse a mission de paître ;
Il veut que les puissants, à ses ordres soumis,
Soient tyrans, soient bourreaux contre ses ennemis,
Que les droits reconnus à tous les autres êtres
Soient niés aux chrétiens comme à d'infâmes traîtres,
Que, par ses Francs-maçons, au vouloir clandestin,
Les disciples du Christ aient le pire destin ;
C'est pourquoi, des démons rassemblant les phalanges,
Il adresse un discours à tous ces mauvais anges :
" Où sont les temps, dit-il, où, remplis de ferveur,
Un puissant de la terre, appelé l'empereur,
Condamnait les chrétiens à différents supplices,
Ne laissant subsister des païens que les vices ?
Alors, traqués partout, les servants de Jésus
Exhibaient vainement leurs stupides vertus ;
Le monde avait pour eux la haine et la torture ;
Du fauve qui rugit ils étaient la pâture ;
Et l'enfer, déversant dans les cœurs ses brasiers,

Transformait l'univers en l'un de ses quartiers.
Qu'ils étaient vraiment beaux, dignes de nos éloges
Ces Romains fièrement revêtus de leurs toges
Quand, dans un vaste cirque, encombrant les gradins
Ils repaissaient leurs yeux d'holocaustes humains !
Il est vrai que, à présent, le musulman fidèle
Conserve sa valeur, se montre plein de zèle,
Et, qu'en massacre affreux, sanglant, périodique,
Ne peut se comparer qu'au Russe bolchévique ;
Mais du train qu'ils y vont, les soldats de l'émir
Bientôt feront passer au rang de souvenir
Les peuples du Liban et celui d'Arménie,
Ne laissant en nos mains que ceux dont l'agonie,
Sous l'illustre Trotzky, si cher à notre cœur,
Ne peut finir si tôt malgré notre faveur.
Toutefois, du présent il ne faut pas se plaindre,
Et l'on peut regarder l'avenir sans le craindre ;
Si, pour chasser la foi du milieu des humains,
Nous n'avons plus, hélas ! la fureur des Romains,
Nous avons mieux peut-être en la docte influence,
Des suppôts d'aujourd'hui, qui s'exerce en silence ;
Et, tout en regrettant les massacres sanglants,
Accomplis contre Dieu par d'antiques tyrans
Qui, mettant à choisir soit la mort, soit la vie,
Voulaient ravir au saint un bonheur qu'il envie,
Nous pourrions, en faisant des bourreaux grand état,
Préférer à Néron, un Julien l'Apostat.

Et puis, n'avons nous pas le peuple déicide
Qui, des trésors du monde insatiable, avide,
Continue à chercher, dans l'or et dans l'argent,
Du messie attendu le grand avènement ?
Déjà par la finance, il règne sur la terre
Où l'on peut suivre à l'œil son œuvre délétère ;
Il n'est pas un pays en troubles sociaux
Dont il ne soit la source ou la cause des maux ;
Et, sur tous les chrétiens, il a cet avantage
De voir en eux le Christ pour exciter sa rage.
Bref ! par ses alliés, par l'information,
Il n'est rien que ne puisse entreprendre Sion.
Je sais bien que, en la France, une halte imposée
A vu des radicaux l'œuvre paralysée,
Mais ce n'est qu'un arrêt sans recul, un répit,
Qui ne doit nullement provoquer le dépit ;
Par la sainte union, nos amis politiques
Ont toujours maintenu nos conquêtes laïques,
Et les parents chrétiens, surchargés par l'impôt,
Ne sauront conserver l'enseignement dévot ;
Ne pouvant d'autrefois dresser la guillotine
Nous sabrerons du moins des enfants la doctrine,
Et, tarissant en eux l'apostolat divin,
Nous ferons de la France un peuple impie et vain.
Il est quelque nuage en Espagne, en Asie,
En Pologne, en Hollande et jusqu'en Nigritie ;
Le Canada surtout, fidèle au Sacré-Cœur,

Est pour tous les démons un objet de douleur ;
Il tient même en réserve un bataillon d'apôtres
Qui bientôt chez les Noirs culbuteront les nôtres ;
Déjà sa foi tenace et ses nombreux couvents
Colportent le Symbole au gré de tous les vents.
Mais bah ! dans l'univers infidèle, hérétique,
En notable partie hostile au catholique,
Nous avons à livrer un facile combat ;
Il suffit, pour atteindre un fécond résultat,
De mettre en tous pays les chrétiens à la chaîne
Et d'exciter contre eux la colère et la haine,
D'invoquer pour les miens liberté d'action
En déchaînant partout la persécution ;
Et quand, par nos suppôts, rompant les protocoles,
Nous aurons de l'Église aboli des écoles,
La moisson recueillie au profit de l'enfer
Dépassera bientôt les vœux de Lucifer.
Et maintenant allez, retournez sur la terre,
Mais, ne l'oubliez pas, respectez l'Angleterre ;
Son ministre et son chef qui n'est pas sans défauts
Vient de tendre la main à d'ignobles bourreaux."

A Marie

A Marie

Que veut dire cela ? Depuis le jour heureux
Où l'homme fut séduit par un fruit savoureux,
L'espèce humaine entière, en entrant dans la vie,
Sous mon joug aussitôt se trouvait asservie ;
Et, semblable à la mort l'attendant au tombeau,
Le péché diligent la guettait au berceau :
Ainsi, comme un torrent de fange détremmée,
Passait l'humanité par l'opprobre frappée.
Ce domaine absolu, de tous temps respecté,
Vient de m'être ravi dans la juive cité.
Qu'on prévienne à l'instant celui qui des puissances
Eut par moi mission de souiller les naissances."
Ainsi parlait Satan en ce jour solennel
Où la Vierge bénie, enfant de l'Éternel,
Recevait dans le temps une âme immaculée
Bien qu'elle descendit d'une race souillée.
Entendant ce discours, tout l'enfer interdit
Réprima sa fureur à l'aspect du maudit,
Et, sans voir s'amoindrir l'effroyable souffrance
Attendit le ministre enquis en l'occurrence.

Cet esprit infernal qui, dans l'antiquité,
Reçut maints attributs de la divinité ;
Qui, dans les bois sacrés, outrageant la nature,
Soumettait les humains aux lois de la luxure ;
Cet ancien dieu pervers, démon pour le moment,
Au milieu des damnés se présente à l'instant :
" Comment peindrai-je ici la merveille aperçue ?"
Dit-il, en témoignant d'après la loi reçue.
" Jamais, dans la splendeur du céleste séjour,
Ne parut un objet plus digne de l'amour !
J'allais de cette enfant marquer l'âme nouvelle,
A Marie appliquer la tache originelle,
Et, prenant l'être humain des mains du Créateur,
Témoigner contre lui ma haine à son auteur ;
J'allais, ô Lucifer, favorisant ta joie,
Infester de venin cette naissante proie,
Quand un ange, d'en-haut tout à coup survenu,
A protégé le toit, du pauvre bien connu,
Où d'Anne et Joachim la prière exaucée
Avait leur longue attente enfin réalisée.
De ton règne bientôt je pressentis la fin
Lorsqu'en ce lieu parut un brillant séraphin
Portant en mains des dons d'une telle richesse
Que jamais on ne vit de Dieu tant de largesse.
Cet esprit, de la gloire encor resplendissant,
A genoux par respect devant l'être naissant,
Déposa dans son âme une beauté suprême :

Il en fut ébloui, comme hors de lui-même ;
Puis, d'autres bienheureux du céleste séjour,
S'approchant de l'enfant composèrent sa cour :
Et je compris alors que, en t'écrasant la tête,
La merveille de Dieu présageait la tempête
Que doit, contre l'enfer, contre toi, contre nous,
Déchaîner l'Éternel, en calmant son courroux
Vis à vis des humains." " Vas à ta place infâme !"
Dit Satan. " C'est par toi que j'ai perdu cette âme."
Et l'on ouï dans ce lieu de haine et de terreur
Un long gémissement, puis un cri de fureur.

*
* *

Dans le séjour de Dieu plein de magnificence
Naît l'admiration puis enfin la jouissance
Quand le Maître absolu, montrant la terre au ciel,
Articula ces mots : " Regardez Israël !
C'est là, que, en écartant de l'humaine nature
Le mal que lui transmet sa première souillure,
J'ai soustrait une femme au troupeau dont Satan
Se proclamait de droit le maître et le tyran ;
C'est là que, en un désert, ma féconde sagesse
A fait s'épanouir la fleur enchanteresse,
Et que, lui prodiguant ma grâce et ma faveur,
J'ai comblé de Marie et l'esprit et le cœur ;
C'est là que ce chef-d'œuvre issu de ma puissance

M'attire, en me charmant, vers l'humaine existence :
Qu'à l'instant Gabriel, fidèle messenger,
Dirige à Nazareth son vol prompt et léger,
Afin qu'à l'humble vierge aussitôt il annonce
Un message d'amour dont j'attends la réponse ;
Car son libre vouloir, me tenant en suspens,
Me vêtira de chair en disant : " Je consens. "
Dans la pauvre maison où la vierge Marie,
Épouse de Joseph, vaque au travail et prie,
L'archange revêtu de notre humanité
Se présente soudain tout brillant de clarté :
" Salut ! Vierge," dit-il, " ô Toi pleine de grâce!
Au Fils de Dieu donne ton sang, donne ta race,
Afin que, étant un homme, il devienne Sauveur
De ceux qui du péché ont connu le malheur ;
Et, l'Esprit du Très-Haut te couvrant de son ombre,
Des vierges pour jamais tu resteras du nombre."
La vierge recueillie, à l'aspect enfantin,
Parut, pour un instant, balancer le destin
D'un monde corrompu marchant à sa ruine
Et du Dieu rédempteur la démarche divine.
" Qu'il me soit fait, " dit-elle, avec humble candeur,
" Selon votre discours ; j'obéis au Seigneur."
Et les cieus stupéfaits, s'abaissant vers la terre,
Lui donnèrent Jésus, fils d'une vierge et mère !

Mais quel chant retentit, vibrant, harmonieux,
Au milieu de l'azur, comme venant des cieux ?
C'est la voix des esprits qui rassure la terre
Et remplace le bruit menaçant du tonnerre ;
Aux bergers vigilants, durant la sombre nuit,
Elle annonce la paix et le calme qui suit ;
Aux hommes pervers plongés dans la souffrance
Elle rappelle enfin la vertu d'espérance ;
Puis, d'un roi nouveau né bien qu'il soit éternel,
Dont la gloire divine éclate dans le ciel
Et se voile en entier dans un berceau de paille,
La voix montre aux humains, qu'on admire ou qu'on
Les signes tout nouveaux de sainte pauvreté [raïlle,
Qui font Dieu reconnaître à son humilité.
Et les pauvres bergers, obéissant aux anges,
Allèrent à ce maître enveloppé de langes :
Dans la crèche bénie, un enfant vagissant,
Gardé par une femme, un vieillard blanchissant,
Revêtit à leurs yeux, de Jéhovah lui-même,
La puissance et la force et la grandeur suprême.
Alors, s'agenouillant tout près des bestiaux,
Ils offrirent au Christ la foi des temps nouveaux.
Marie, émerveillée ou ravie en extase
Par l'acte rédempteur en sa première phase,
Rendait à son enfant, son maître et créateur,
Le tribut d'un amour brûlant par son ardeur.

Maintenant c'est le tour des puissants de la terre
De venir à Jésus goûtant notre misère ;
Ils arrivent suivant l'astre révélateur,
Emblème de la foi qui mène au Créateur,
Après avoir marché des jours et des semaines
Dans les déserts brûlants, sur les monts et les plaines,
Et, guidés par le fourbe et sanglant potentat
Qui détient de David et le trône et l'Etat,
Se rendent dans l'endroit chanté par le prophète
Et connaissent de Dieu l'humilité parfaite.
Devant ce dénûment, à leurs yeux si complet,
Où le divin enfant volontiers se complaît,
Ils comprennent des biens, des honneurs de ce monde,
L'inutile valeur, la vanité profonde ;
Ils offrent leurs présents, expriment leur amour,
Et prolongent en ce lieu le temps de leur séjour.
Ayant pu constater l'orgueil du Judaïsme
Et voir en son berceau l'humble christianisme,
Ces trois Mages savants, rois ou chefs de tribus,
S'en retournent dévots serviteurs de Jésus.
Puis, dans tout Bethléem c'est la clameur immense
Qui s'échappe soudain d'une ville en démente
Et va se prolongeant dans les paisibles bourgs
Et dans tous les hameaux fixés aux alentours.
Qu'est-ce à dire ? ô malheur ! En remontant les âges,
Nos modernes Maçons, fameux par leurs outrages,
Auraient-ils commencé, Jésus encor vivant,

Leur infâme métier de corrompre l'enfant ?
Voudraient-ils enseigner à ces Béthléémites
Que la foi n'est qu'un leurre et les dogmes des mythes ?
Voudraient-ils, par l'école imposée aux parents,
Apprendre à leurs petits la loi des mécréants ?
Ou voudraient-ils, enfin, de leur haine sauvage
Aux enfants de Rachel imposer l'esclavage,
Afin que de David les rejetons nombreux,
Reniant leur passé, soient des . . . ânes comme eux ?
Où bien, par un effet du grand droit qui succombe,
Est-il au ministère un antique abbé Combe ?
Non ; c'est tout simplement un tigre couronné,
Démodé de nos jours, qui craint un nouveau-né :
Des martyrs innocents ordonnant le massacre,
Il veut sauver d'un roi l'odieux simulacre ;
Mais, Jésus s'enfuyant du pays malheureux,
Si le crime est pour lui, la couronne est pour eux.
Pendant que le tyran fait répandre des larmes
Et que tout Bethléem est en proie aux alarmes,
La famille ultra sainte, en fuyant le danger,
Sur un ordre de Dieu, émigre à l'étranger.
O terre du croissant, par l'erreur assombrie,
Par tous les cœurs chrétiens sois à jamais chérie !
De l'Égypte au Liban, en dépit de Sion,
Tu donnes de Jésus la claire vision ;
Et Marie, éclairant tes sinistres campagnes,
Prête un charme aux déserts et la grâce aux montagnes :

Tu peux dormir, Hérode, au fond du noir tombeau,
Ton seul antagoniste est l'ignoble corbeau.

*

* *

Sur le mont du Calvaire une croix est dressée,
Et Marie, en victime anxieuse, oppressée,
Acceptant de son fils la passion, la mort,
En transperçant son cœur, en partage le sort.
Autour du lieu sacré, la foule délirante
Insulte sa victime ou devient menaçante ;
La haine et le blasphème, s'élevant contre Dieu,
Provoquent sa prière, au pardon donnent lien ;
Et le peuple déchu, devenant homicide,
Commet ce crime affreux qu'on nomme déicide :
“ Que son sang répandu tombe sur nos enfants ! ”
C'est le cri des bourreaux, c'est le cri des méchants,
Cependant que Marie, offrant sa peine amère,
Par ordre de son fils leur devient une mère.
Puis, des mots proférés par le Christ mourant
Annoncent du Salut le grand événement :
Le “ Tout est consommé ”, s'échappant du Calvaire,
Nous rend le ciel propice, apaise sa colère,
Et, complétant le but de l'Incarnation,
Accomplit le bienfait de la Rédemption.
Puis, vient pour Israël, désormais tout au lucre,
Le déshonneur final échappé d'un sépulcre :

C'est Jésus glorieux, triomphant du trépas,
Dont la divinité entraîne sur ses pas,
En dépit de Sion de colère enivrée,
La foule des humains de l'enfer délivrée ;
Malgré la haine affreuse ou l'erreur qui l'attend,
La doctrine du Christ en tous lieux se répand
Et, par l'apostolat, envahissant le monde,
L'éclaire et le ravit au paganisme immonde,
Pendant que l'humble Vierge, au triomphe assistant,
De son pied qui nous venge écrase le serpent.
Le Malin tout meurtri se tord et se remue,
De sa gueule sanglante offre à la terre émue
L'impuissante mâchoire aux crochets sans venin
N'ayant d'autre vertu qu'à l'égard du coquin ;
Mais, alors, maudissant son aveugle vengeance
Dont furent l'instrument le Juif et son engeance,
Pour les punir d'avoir suivi ses étendards,
Il déchaîne contre eux la rage des Césars ;
Puis, rallumant encor sa fureur inutile,
Il oppose aux chrétiens sa colère stérile,
Sans qu'il puisse à la fin autre chose obtenir
Que d'ajouter au ciel le martyr au martyr.
Toutefois, pour un temps, la bête vénimeuse,
Infectant ses suppôts de sa lèvre baveuse,
Malgré qu'au roc divin se brisent ses efforts,
Continue en ce monde à causer de grands torts ;
Car le Dieu rédempteur, pour éprouver le juste,

Permet que de ses droits on le prive, on le fruste :
C'est ainsi que, en livrant à l'enfer les déchêts,
Il garde pour le ciel ceux qui furent parfaits.

*

* *

Mais partout dans les cieux tout brûlants de tendresse,
Quel immense et soudain déploiement d'allégresse,
Depuis l'heureux pécheur, rescappé de la fin,
Jusqu'à l'ordre élevé du brillant séraphin !
Quelle animation au séjour de la gloire,
Et quels cris de triomphe, et quels chants de victoire !
Jéhovah, sur un trône appuyant sa grandeur,
Ordonne à ses élus, contemplant sa splendeur,
De former par leurs rangs l'innombrable cohorte
Qui doit accompagner, ou lui servir d'escorte,
La Vierge qui tantôt doit s'élever au ciel
Pour y prendre son trône auprès de l'Éternel.
De la plaine éthérée envahissant l'espace,
Bientôt dans l'univers les élus prennent place
En traçant pour Marie un chemin glorieux
Qui de son lieu d'exil s'élève jusqu'aux cieux.
C'est par là que de Dieu la mère vénérable
S'élance du tombeau vers son fils adorable,
Et, la voyant passer, les astres scintillants
Auréolent son front de leurs reflets brillants.
Maintenant, c'est du ciel l'ascension sublime

Qui des bas fonds sacrés, procède vers la cîme :
Ouvrez vos rangs pressés, merveilleux confesseurs ;
Faites place au cortège, éblouissants docteurs ;
Vierges suivant le Christ et vous, saints patriarches,
Apôtres du Seigneur, aux pieuses démarches,
De l'obscur avenir prophètes clairvoyants,
Héroïques martyrs, modèles des croyants,
Et vous, anges de Dieu, dont les chœurs s'échelonnent
Par d'ascendants degrés d'où vos esprits rayonnent,
Laissez libre l'accès du trône de l'Agneau
D'où Jésus respendit d'un éclat tout nouveau :
C'est là que, parvenue à la place suprême,
La Vierge recevra le brillant diadème,
Non d'un trône caduc de ce monde pervers,
Mais de reine du ciel et de tout l'univers.
Et puis l'Assomption sa marche continue
Atteignant dans le ciel la hauteur inconnue
Qui, dépassant Joseph le gardien vigilant,
Sépare l'être créé du Christ son enfant.
C'est là que s'arrêta la Vierge incomparable ;
Et Dieu, trois en personne, et toujours adorable,
Sur son front couronna la triple dignité
De mère, épouse, enfant de sa divinité.
A genoux maintenant, ô pêcheurs de la terre,
Le refuge est là-haut où règne votre mère !

Une double sentence

Une double sentence

O nuit de deux mil deux à jamais mémorable !
C'était, il vous souvient, après le coup damnable
Fait par ce corps germain, en escadron volant,
Qui jetta sur Paris le gaz asphyxiant ;
La population, trois millions cent mille,
Expira tout entière en la superbe ville.
Le monde avec horreur apprit ce guet-apens ;
Mais nul de protester au nom du droit des gens :
La peur régnait alors alentour de la terre
Faisant trembler tout homme au seul bruit de la guerre ;
Et l'on disait aussi que la corruption.
Parvenue au sommet, donnait partout le ton.
Pour combattre le mal et ses puissants apôtres,
L'Église à ses enfants disait : " Soyez bien nôtres ;
Répandez votre sang avec profusion ;
Sachez pour Dieu souffrir la persécution."
Alors, des soviets le monarque invincible,
L'Antéchrist, exerçant un despotisme horrible,
Avait, par tous les gueux devenus ses soldats,
Contre les bons chrétiens commis ses attentats :

Les temples démolis et puis les sanctuaires
Montraient en tous pays les œuvres des sectaires.
Une intervention du maître tout puissant
Put seule maintenir la vertu du croyant.
Mais voici qu'en la nuit de cet an, la première,
On entendit soudain, dans la planète entière,
Les mugissements sourds de la mer en fureur;
A ce bruit prolongé qui cause la frayeur
S'ajoutent dans le ciel des signes effroyables ;
Les astres affolés devenus indomptables
Abandonnent leur route et paraissent tomber.
La lune, à ce moment, vient de se dérober ;
Et la terre, éprouvant convulsion profonde,
Imprime à ses terrains les mouvements de l'onde.
En voyant de leur fin le signe avant-coureur,
Les hommes du plaisir sont frappés de stupeur ;
L'un, prestement vêtu, sort d'un lieu de débauche ;
L'autre s'enfuit d'un bal où l'on donnait à gauche :
Tous, d'un commun accord, vont chercher en plein air
Leur salut compromis par la foudre et l'éclair ;
Et la place ou la rue, où la ruine croule,
Voit bientôt se pâmer des survivants la foule :
Chacun semble frappé d'indicible terreur ;
Partout le désespoir, partout règne l'horreur.
Seuls en Dieu les chrétiens mettant leur confiance,
Éprouvent de l'effroi mais sans désespérance :
Toujours, ils ont connu, prévu la fin des temps,

Et s'ils sont dans la crainte en sont plus méritants.
Alors, on vit bientôt des flammes dévorantes,
Élevant jusqu'au ciel leurs cîmes ondoyantes,
Balayer comme un flot le monde enfin vaincu :
Un clin d'œil, ce fut tout ; le monde avait vécu.
Sur le sol calciné de ses deux hémisphères,
Il n'est plus de palais, il n'est plus de chaumières ;
L'océan desséché n'est qu'un gouffre béant,
Et c'est en vain qu'on cherche un seul être vivant.
Toutefois, dans les cieux échappés au désastre,
En sa course ordinaire est revu le grand astre
Qui, déchirant son voile et prenant son essor,
Sur un monde au tombeau répand ses rayons d'or ;
Et, dans la nuit venue allumant sa lumière,
La lune éclaire aussi ce vaste cimetière
Où gît l'humanité dans son dernier sommeil.
Soudain, la voix de l'ange ordonne le réveil ;
L'air en est ébranlé ; partout l'écho répète
Les sons retentissants que produit la trompette :
“ O Morts qui du grand Dieu subissez le courroux
Ou jouissez de sa paix, Morts, ô Morts, levez-vous ! ”
Et alors, s'échappant du sarcophage antique,
De l'altier monument, de la tombe rustique,
De tout champ funéraire ainsi que des tombeaux
Où dorment en linceuls les morts orientaux,
Partout, de tous les points de ce monde frivole
Transformé maintenant en vaste nécropole,

On voit les os humains se chercher, puis s'unir,
Reformer un squelette et de chair se couvrir,
Redevenir vivants mais de gloire inégale :
C'est pour tous la résurrection générale.
Oh ! comme ils sont nombreux ces être provenant
De l'abîme insondable appelé le néant !
La terre à les porter se couvre toute entière
Et perd en les portant l'aspect de cimetière.
Maintenant, écoutez, c'est la voix de Michel
Qui retentit partout faisant un double appel
Aux élus, tout d'abord, devenus admirables,
Puis à tous les pécheurs paraissant innombrables,
Et promulguant de Dieu ces différents édits :
" A la droite les bons ! A gauche les maudits ! "
Devant le tribunal placé dans la vallée,
Il faut que soit tenue une double assemblée,
L'une au saint consacrée et l'autre au scélérat,
Les deux offrant contraste au champ de Josaphat.
A cet ordre reçu, la foule éternisée
Se trouva dans l'instant en deux camps divisée :
Dans l'un, les bienheureux déjà magnifiés,
Dans l'autre, les pécheurs, hideux, terrifiés.
Et sur la foule immense, en son entier le monde,
Le silence règna le temps d'une seconde.
A présent, c'est le tour du divin Créateur
D'affirmer son pouvoir, de montrer sa grandeur;
Aux regards étonnés des pécheurs et des justes,

Les cieux livrent passage à leurs hôtes augustes ;
Et l'on vît le Sauveur précédé de sa croix,
Escorté de sa mère et des anges de choix,
Descendre lentement, porté sur un nuage,
Pour juger l'univers, lui demandant l'usage
Qu'il a fait dans le temps de son sang répandu :
Comme il était monté, le voilà descendu.
En le voyant venir, le saint sa joie exprime,
Ne craignant pas pour lui le châtiment du crime,
Pendant que le méchant éprouve la frayeur,
Voulant des monts voisins supporter la lourdeur.
O vous qui, pleins d'orgueil, vous pensiez quelque chose,
Et des biens abusiez sans en chercher la cause,
Mais vous surtout, impie, au cœur rempli de fiel,
Qui sottement osiez vous mesurer au ciel,
Cherchez si, maintenant, de votre folle audace,
Dans votre âme alarmée, il reste quelque trace ;
Cherchez, sur votre front, pour vous glorifier,
Si l'on y trouve encor la branche de laurier ;
Cherchez surtout l'honneur fait à votre mémoire
Dans un temple exécré souillé par votre gloire ?
Ce divin Rédempteur, pour vous souffrant et mort,
Qui fut de votre amour écarté bien à tort,
Le voici, promenant son regard sur la foule,
Demandant compte enfin pour le temps qui s'écoule.
Mais quel divin rayon soudain s'est détaché
Éclairant des humains le cœur le plus caché !

O merveille inouïe ! O suave puissance
Qui dévoile à nos yeux l'austère conscience !
Pour se soustraire au monde, aux yeux de l'univers,
Vainement le pécheur, voudrait fuir aux enfers ;
Mais il en est empêché par le juge implacable
Qui veut que chacun voit comment il fut coupable.
Pendant que celui-ci demande aux monts altiers
De le couvrir soudain du poid de leurs rochers,
Le juste comme un astre, environné de gloire,
Émerveille le monde et chante sa victoire.
Oh ! qu'il est bienheureux d'avoir tant combattu
Pour vaincre ses défauts, pratiquer la vertu !
Songez donc, quel profit ? une joie éternelle
Pour un jour de combat contre l'ange rebelle !
Puis le divin Sauveur, en dernier jugement,
Prononce la sentence irrévocablement :
" Allez, maudits ! " dit-il, en parlant aux coupables,
" Éloignez-vous de moi ; soyez tous misérables ! "
Et l'abîme entr'ouvert les reçoit à l'instant.
Une horrible clameur s'élève en ce moment ;
C'est pour le désespoir, impuissant dans sa rage,
Le dernier cri poussé contre Dieu qu'il outrage.
Puis, ayant balayé l'élément dissolu,
Le grand Victorieux s'est tourné vers l'élu :
" Viens toi, mon bien aimé, le béni de mon Père,
Prendre part au bonheur nullement éphémère ;
Il te rendra joyeux durant l'éternité :

Pour vous tous immortels, c'est la félicité."
Voilà, amis du ciel, la mémorable histoire
Qu'il fait bon d'évoquer après notre victoire.
Et, rappelant ce drame, il nous revient au cœur
Un grand amour pour Dieu qui fut notre Sauveur.
Depuis la fin des temps et sa phase dernière,
L'univers a repris son aspect ordinaire;
Et le monde, épuré par le grand feu vengeur,
De son âge premier a revu la splendeur.
Aussi les bienheureux qui viennent de la terre
Aimeront visiter ce lieu de leur misère ;
Ils iront, en vertu de leur agilité,
Y promener parfois leur sainte oisiveté,
Y retrouver l'Eden, devenu plaine immense,
Empruntant au vrai ciel de sa magnificence ;
Mais ils iront aussi dans les astres lointains
Où Dieu créant toujours, poursuivant ses desseins,
L'action des six jours sans cesse recommence ;
Peut-être y verront-ils. d'un monde la naissance,
De nouveaux êtres même ornés de la raison
Vivant dans le bonheur sans la rédemption.
Puis, ayant parcouru leur immense domaine,
Sans cesser de voir Dieu, la beauté souveraine,
Ils reviendront ensuite en la Jérusalem
Où se chante par eux un éternel amen.

Ainsi pourra parler, après le jour suprême,
Le Saint glorifié par le Fils de Dieu même,
Aux justes revêtus de membres éclatants,
Des faits qui marqueront, pour tous, la fin des temps ;
Pendant que le maudit, cet écraseur d'Infâme,
Aux enfers désormais, soit en corps, soit en âme,
De sa prison de feu ne pouvant s'échapper,
Verra l'affreuse nuit toujours l'envelopper.

AVIS AU LECTEUR

L'Action Catholique, dans son numéro du 5 septembre 1922, renfermait l'entreilet suivant, sous la rubrique : Un prêtre enlevé :

“ Fort Warth, Texas, 5 sept.— Monsieur l'abbé Joseph Meyser, curé à Olfin, a été enlevé de son presbytère, hier au soir, par dix hommes masqués, et fouetté. On l'accuse d'être anti-américain et opposé aux écoles publiques.”

Ce fait, qui n'a été ni démenti, ni confirmé, m'a fourni le sujet du poème qui va suivre. Si la composition en est incomplète au point de n'offrir à la critique que trois chants forts restreints au lieu de six, de dimension respectable, qu'on s'en prenne au laconisme du journal.

L'école

Je chante les exploits de la secte terrible
Qui, semblable à la chouette, est toujours invisible
Quand paraît le soleil qui l'offusque et lui nuit
Mais devient agissante au milieu de la nuit.
C'est en vain que l'enfer, satisfait de son zèle,
Lui montrait le pays aux trois quarts infidèle,
Ses membres contre un prêtre entrèrent en courroux :
Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des hiboux ?
O toi qui par Jésus resplendit comme un astre
Afin de réparer des humains le désastre :
Sublime vérité, daigne échauffer mon cœur
Et me montrer d'Olfin la haine et la noirceur ;
Redis-moi des Yankees les passions coupables
Qui, soudain, s'échauffant, en dépit des constables,
Tachèrent d'empêcher, par mauvais traitement,
Le pasteur de donner le saint enseignement.
C'est en vain que le droit, la raison, la doctrine
Plaidèrent en commun pour cette œuvre divine
Et voulurent prouver que, du *Credo* chrétien,
Les États fédérés n'avaient à craindre en rien ;

Un sot épauvantail, dressé par l'ignorance,
Eut raison des raisons de sage tolérance,
Et, montrant du drapeau l'emblème scintillant,
Fit voir en une école un danger menaçant.

*

* *

Dans l'aride Texas, immense solitude,
Dont le climat, dit-on, plein de mansuétude,
Offre à tout poitrinaire un remède assuré,
Vivait, pieux, content, un modeste curé.
Sans se préoccuper de la chose publique
Et sans, non plus, vouloir troubler la république,
Il rêvait de sauver les êtres que son Dieu
Commit à son labeur par l'évêque du lieu ;
Pour ce, donnant ses soins à la tendre jeunesse,
Il croyait de son peuple adoucir la rudesse,
Et dans le germe, enfin, préparant l'avenir,
S'imaginait de voir le mal bientôt finir ;
Pour atteindre ce but qui le pasteur console,
Il voulait aux enfants non l'esprit qui s'isole
En apprenant des mots la valeur, l'ortographe,
Leur reproduction par l'art du calligraphe,
En acquérant aussi l'histoire ou le calcul
Qui préviennent pour lui, comme on dit, le recul,
Mais le cœur qui pratique envers le Roi suprême
Des devoirs imposés dans notre intérêt même ;

Devoirs, qui, bien compris, font l'ordre social
Et prêtent leur ciment au bloc national.
C'est pourquoi dans Olfm s'élevait une école
Portant à son sommet de la foi le symbole.
Bien modeste, il est vrai, mais par les soins des Sœurs
Elle gagnait des gens confiance et faveurs.
Admirant ce foyer de la foi catholique,
Foyer de la morale, hélas ! encore unique,
Les hommes bien pensants devaient se réjouir
De voir dans le Texas le bien s'épanouir,
De savoir l'anarchie au peuple inoculée,
Au moins dans un endroit, combattue, acculée ;
Pourtant, il n'en fut rien ; en veut-on la raison ?
C'est que l'enfer par là distille son poison.
Dans ce recoin perdu de la libre Amérique,
Colonisé jadis par le pieux Mexique,
Satan jette souvent un regard satisfait,
Pensant aux Espagnols dont l'œuvre se défait ;
En cet État plus grand que l'ample Germanie,
Il voit la foi sombrer, le culte à l'agonie,
Et tout un peuple, atteint par l'incrédulité,
S'enfoncer peu-à-peu dans l'infidélité.
Quelques flots, perdus dans cette mer immonde,
En bosquets verdoyants, émergent seuls de l'onde,
Et, malgré le milieu rendu pestilentiel,
Produisent néanmoins quelques fruits pour le ciel.
Seul un prêtre le brave et paraît s'entêter
En un projet bigot propre à le contrister :

Méconnaissant le bien des écoles publiques,
Qui furent de damnés de fécondes fabriques,
En dépit des projets de maints Américains
Qui voudraient à leur gré, selon leurs vœux mesquins,
Réduire l'étranger au pur état d'ilote,
Il veut pour ses enfants formation dévote.
"C'en est trop", dit Satan ; "il faut de mes desseins
Mettre au courant bientôt mes amis ou... mes saints."
Dans le bureau cossu d'un prince du pétrole
Qui voit d'un sol aride émerger le pactole,
Le maudit se présente ayant su copier
Le port, l'accent, la voix d'un adroit financier :
"Tu dors." lui dit-il, "appuyé sur ton livre,
En supputant le gain qui t'exalte et t'enivre ;
Et, sage sur ce point qui conduit au bonheur,
Tu méconnaiss aussi des chrétiens la noirceur ;
Pendant qu'aux millions tu rêves avec joie,
Ton ennemi s'agite et sa rage déploie :
Ton pays, qui, jadis, fut l'espoir des humains,
Sera bientôt perdu pour les Américains ;
Non content du mépris qu'il a pour ton idole,
Voilà que l'étranger se construit une école
Qui, mettant au rancart la docte impiété,
Ranimera la foi dans la société.
Car le salut, vois-tu, pour notre république,
Résidera toujours dans l'école publique."
Semblable à ce lion, dans son repos troublé,

Qui, d'abord indécis, puis de rage ébranlé,
Par ses rugissements sème au loin l'épouvante,
Le pétroleux puissant, au capital qu'on vante,
S'est soudain redressé devant un tel danger
Qui dans ses rêves d'or vient de le déranger ;
Et, tirant un mouchoir de son ample pochette,
De son nez cramoisi sonna de la trompette ;
Et puis, se composant un air olympien,
Dit d'un ton nazillard : " Votre avis est le mien ;
Allons chez Jonathan, grand universitaire,
Qui pour m'endoctriner reçoit un gros salaire ;
C'est lui qui nous dira, puisqu'il est au courant,
Quel remède appliquer, dans le cas occurrent,
Au mal qui démolit la foi républicaine
Et de même, à coup sur, la vie américaine."
Le pseudo financier suivi du pétroleux
S'en alla de ce pas chez l'oracle fameux.
Dans un aimable asile aux lignes tourmentées,
De courbes et raccrocs surtout agrementées,
Le tout par la verdure entouré savamment,
Les deux amis sur l'heure entrèrent hardiment.
C'est là que le savant lisant son *magazine*
Savourait du tabac l'affreuse nicotine ;
Malgré tous ses efforts de concentration
Selon le mode admis d'auto-suggestion,
Il n'avait réussi, par le savant système,
Qu'à produire en son corps les effets du carême,

N'ayant en vérité que les os et la peau
Et qu'un sommet pelé sous un ample chapeau.
Voyant ses visiteurs invoquer sa science
Et mettre en son savoir toute leur confiance,
Le savant, qui de l'Inde et de tout l'Orient
Se prétend grand docteur, dit en leur souriant :
" Permettez-moi, messieurs, en tout ce qui me touche,
Fut-ce pour le pays, fut-ce pour une mouche,
De consulter un maître étrangement expert,
De recourir enfin au grand Petit Albert."
Là dessus, le savant, devant qui tout s'incline,
Fit mouvoir en secret une docte machine,
Puis, au fond d'un tiroir, l'in-huit mystérieux
S'offrit, leur sembla-t-il, par magie à leurs yeux ;
Et cet homme, honoré de plus de cent diplômes,
Pâli depuis longtemps sur tous les plus vieux tômes,
Ayant titres ronflants, obtenus en hauts lieux,
Dont l'ensemble formait un livret glorieux,
Laissa sortir enfin sa sublime parole :
" Pour enfants des chrétiens, oui," dit-il, " pas d'école ;
Mais, sur un tel sujet par qui notre avenir
Peut être compromis dans un temps à venir,
Il faut s'en rapporter, sans paraître timides,
A tous les clairvoyants de nos plages torrides ;
Eux seuls, fixant les yeux par delà le concret,
Peuvent de l'avenir dévoiler le secret,
Et du savoir arabe, aux arcanes occultes,

Emprunter la puissance hostile à tous les cultes :
Mes amis, aussi vrai que je suis Jonathan,
Par eux vous atteindrez le Klu..., le Ku, Klux, Klan."

II

Dans les salons nombreux, tenant lieu d'antichambres,
Où des clients massés, pressés dans tous leurs membres,
Attendent fort longtemps, et très souvent en vain,
Qu'à les voir à leur tour consente le devin ;
Où l'on voit du pays la campagne et la ville,
Doutant de l'avenir, consulter à la file ;
Où mène l'incrédule, en la matière ancré,
N'admettant pour credo que le dollar sacré,
Vient, humble et confiant, en dépit des obstacles,
D'un médium obscur entendre les oracles ;
Dans ce séjour enfin, étrange mais fameux,
Se présente à minuit le riche pétroleux ;
Toujours accompagné de l'ami qui le guide,
Il voit le règlement devenir moins rigide,
Puis un cerbère aimable, accompagnant ses pas,
Le conduire bientôt dans l' " antre du trépas "
Où crânes et femurs, tout blancs, en évidence,
Se détachent d'un fond de lugubre apparence.
Sur un siège élevé, les yeux ceints d'un bandeau,
Une femme, avec art, stupéfait le badeau
Qui, généralement, est celui qui l'invoque
Et peut se contenter d'un augure équivoque :

Sur cent cas compliqués, plus ou moins différents,
S'appliquant aux objets ou concernant les gens,
La réponse, tombant des lèvres sibyllines,
N'offrent presque toujours que teneurs anodines
Qui, pouvant au besoin désigner blanc ou noir,
Contentent du client le désir de savoir.
Mais voici que, au moment où les deux se présentent,
Médium et devin pour de bon s'épouvantent ;
L'un, tremblant, hagard, pâle et suant de terreur,
L'autre, sous son bandeau se pâmant de frayeur ;
Et tous deux, subissant l'influence magique,
Se préparent sans feinte à jouer au tragique :
" O toi que l'univers révère comme un roi !
Ne m'interroge pas, car je subis ta loi ;
Oui, dans ce grand conflit," dit-elle comme folle,
" Il faut de tout chrétien fermer, brûler l'école ;
Et, pour toucher ce but à jamais glorieux,
Qui doit être l'objet d'un plan laborieux,
Il faut, sans plus tarder, prêt à tout, sans réplique,
S'en rapporter au Ku Klux Klan patriotique ;
C'est là que, en ce rempart des vrais Américains,
Survit encore un peu l'esprit des puritains :
Sous le sceau du secret, sous le masque des braves,
Ces preux des temps nouveaux, ne connaissant
Exécutent la nuit, en nombre suffisant, [d'entraves,
Ce qu'un conseil suprême a décidé séant.
Allez . . ." Et, sous le coup d'une crise nerveuse,

La femme aux yeux bandés resta silencieuse.
A ce moment l'enfer, de ses feux souterrains,
Secoua du Texas les immenses terrains ;
Et, dans le monde entier, l'on vit tous les cratères
Vomir contre le ciel leurs flammes délétères.
Les clients effrayés, désertant les salons,
S'enfuirent éperdus, la peur à leurs talons ;
Et même dans le ciel, signe de catastrophe,
Parut une comète en forme d'apostrophe.
Il est bon d'ajouter à ces signes affreux
Les hiboux hululant partout à qui mieux mieux
Et la mer, mugissante en cette nuit funeste,
Qui glace dans les cœurs du courage le reste.
Dans son effarement, chacun laissant son lit,
Cherchait en son cerveau la cause du délit
Qui put de l'au-delà provoquer la colère
Et menacer ainsi l'État le plus austère.
Mais ici, sans quitter le modeste jalon
Qui guide mon récit à travers ce vallon
Où s'élève d'Olfin l'infime silhouette,
Je prends la liberté d'emprunter au poète
Le truc dont il se sert, à court d'argument,
Pour masquer d'un sujet le vaste dénûment :
Muse ! au nom de qui se dit tant de sottises,
Montre-moi du Klux Klan les funèbres bêtises !
Dans l'enceinte endormie à tout instant du jour
D'un temple que la vigne enserre avec amour,

Où, grâce à des vitraux colorés, opaques,
Le rayon se hasarde après maintes attaques,
Où la porte d'acier, d'accès mystérieux,
Ne s'ouvre qu'au signal d'affidés ténébreux,
Bref ! dans cet antre obscur, propre au vague déisme,
Trône sur un autel le dieu de fanatisme.
Ce monstre, en tout semblable à l'infâme Calvin
Qui régna sur Genève où resta son levain,
Respire comme lui la haine et la vengeance,
Est débordant d'orgueil et puis d'intolérance ;
Sur son front dénudé, soucieux, bas, étroit
Que la ride sillonne et marque à maint endroit
Se lisent les soucis, le chagrin, l'amertume
Que lui causent d'autrui le credo, la coutume
Qui, s'inspirant toujours des principes de foi,
Rappellent trop de Dieu le service et la loi.
Parfois, sous les dehors d'un culte ou sa rubrique,
Il affecte souvent un zèle tyrannique
Et, mesurant la Bible à l'ampleur de son front,
Veut imposer à l'homme un dogme qui corrompt :
C'est lui qui sur nos bords, importé d'Angleterre,
Quittant le " Mayflower " à Plymouth toucha terre ;
Depuis, agrandissant son règne et sa puissance,
Il vint jusqu'à London exhiber sa nuisance.
Il est vrai que, en ce lieu prétextant le progrès,
Il borna sa manœuvre à bannir le français ;
Mais, trouvant de ce fond argument sans réplique,

Il devint aisément hostile au catholique,
Et l'on vit Roosevelt, d'ordinaire assez droit,
Donner dans le travers du chauvinisme étroit
Quand, ému par la guerre, effrayé par les grèves,
Le mélange yankee eut assombri ses rêves
Et montré que, aux États fameux de l'Union,
Il fallait imposer l'assimilation.
Mais, trêve aux longs discours; voilà que dans cet antre
Le jour se fait, la porte s'ouvre et que l'on entre;
Et, chacun aussitôt en un coin se plaçant,
Un ministre en surplis parut en grimaçant :
— O vous qui du pays chargés de la défense
Tenez, dit-il, en main de quoi venger l'offense ;
Vous, dont la sombre nuit encourage l'ardeur
Et qui semez au loin la crainte et la terreur,
Préparez pour demain le goudron et la plume;
Car, en vain nous avons, recourant à la plume,
Menaçant, censurant ou condamnant sa fin,
Prévenu par écrit l'ardent curé d'Olfin.
— A la plume, au goudron, fortement je m'oppose,
Dit l'un des assistants ; car, amis, je suppose,
Si nous considérons l'effet qui rejaillit,
Qu'il faut plus forte peine à plus ample délit ;
Et puis, nos patients, en asphalte et en plume,
Réduisent notre avoir d'un notable volume
Sans jamais nous fournir un autre résultat
Que de noircir un nègre ou vêtir un goujat.

— Mais le crime est si grand, dit l'homme du pétrole ;
Il s'agit d'un curé, il s'agit d'une école
Qui, déformant le cœur et l'esprit des humains,
Les privent des vertus des vrais Américains.
— Pourquoi délibérer, dit un mari volage,
Dans ce cas monstrueux, je propose un lynchage.
— Tout doux ! ne faisons pas de martyrs, s'il vous plait ;
Fustigeons ce curé, plutôt, pour son méfait ;
Il pourra, sur ce point, pour le moins reconnaître
Que nous l'aurons traité comme le fut son maître.
Et, sans envisager du crime la noirceur,
On adopta bientôt l'avis de ce farceur.
Cependant qu'au Texas la mesure indiscrete
Vient d'être prise enfin par la loge secrète
Contre l'enseignement qui, s'occupant de Dieu,
Épouvante et transit les habitants du lieu,
Un monstre qu'ignora même le paganisme
Mais qui naquit hier du matérialisme,
Monstre affreux, s'il en fut, mais pourtant qui séduit,
En dressant contre Dieu la fange ou son produit,
Pieuvre, si l'on veut, jetant ses tentacules
Sur les pauvres humains trompés ou ridicules,
Le communisme enfin, étrange aberration,
Levait sa tête hideuse au sein de la nation,
Et, sans produire encor la sanglante hécatombe,
Commençait à creuser pour le bourgeois la tombe ;
Sous l'inspiration des meneurs étrangers

Il corrompait le cœur, l'esprit des ouvriers,
Et disait, s'adressant à l'étroit fanatisme :
“ Frère, reconnais-moi, je suis le bolchévisme ! ”

III

Tout dort au presbytère à l'heure de minuit
Quand le timbre soudain vibre avec un grand bruit.
“ Tiens ! ” se dit le pasteur, “ un appel aux malades.”
Et, sans faire au réveil réflexions maussades,
S'habille en un instant et, vif comme l'éclair,
S'avance vers la porte et se trouve en plein air.
Des gens dont il ne peut reconnaître le nombre
L'entourent prestement, sortant de la nuit sombre ;
Ils portent la cagoule et tout le bataclan :
“ Par ordre ! ” dit l'un d'eux, “ Honneur au Ku Klux
Et, saisissant le prêtre étonné du spectacle, [Klan ! ”
Qui, très piètre boxeur, est ange au tabernacle,
Ces grands américains, comme autrefois les Juifs,
Entraînent leur victime et deviennent craintifs ;
Mais un souffle d'enfer, relevant leur courage,
Les transforme bientôt en démons par la rage.
Le ciel, qui mainte fois couronna le martyr,
Regarde avec amour ce prêtre qu'il admire ;
Et la cause sacrée excitant ce courroux
Eut certes moins gagné par traitement plus doux ;
Car, pour qui suit Jésus au chemin du Calvaire
Et trouve, ainsi faisant, le moyen de lui plaire,

L'honneur de partager l'horreur de son tombeau
Mérite d'avoir part au triomphe si beau
Qui, même en cette vie, éclate ou bien déjoue
Les plans des mécréants dont Dieu souvent se joue.
Quoi qu'il en soit, l'honneur en cette affreuse nuit,
Où la mèche des fouets claqua, faisant grand bruit,
Ne fut pas du côté de l'âpre fanatisme
Qui se couvre la face en parlant du papisme,
Mais bien pour le pieux et modeste curé
Qui, grelottant de froid, le corps tout lacéré,
En recevant les coups de la troupe sauvage,
Offre à Dieu sa douleur et le sanglant outrage ;
Car, sur cette balance où les acte humains
Sont pesés dans le ciel par quelques chérubins,
Le poids ou, si l'on veut, le mérite varie
D'après l'âme qui souffre, adore, aime et qui prie ;
Et, dans ce grand concours auquel l'humanité
Diversement prend part pour son éternité,
La victime toujours, en méprisant la gloire,
A contre son bourreau remporté la victoire.
Comme il importe peu qu'on soit fort et puissant
Devant le Dieu qui nous a tirés du néant !
L'Orgueil seul à ses yeux est le méfait suprême,
En lui volant sa gloire et sa royauté même :
Rien ne sert en un mot d'être grand, réputé ;
Eussiez-vous le génie, il faut la sainteté.
Vers le jour, un constable, en faisant sa tournée,

A l'heure où le soleil commençait sa journée,
Aperçut le pasteur, encore inconscient,
A peu près revêtu des cordes le liant.
Le couvrir d'un manteau, le rendre au presbytère,
Appeler un docteur, calmer la ménagère,
Fut pour le policier, éperdu, haletant,
L'affaire d'un quart d'heure ou, disons, d'un instant.
Dans Olfen, on s'émut de l'incident tragique ;
Les journaux du matin en firent la chronique.
Chacun, envisageant la chose à sa façon,
Loua, blâma, plaignit ce prêtre en caleçon
Lequel, représentant la foi des catholiques,
Souffrait pour son mépris des écoles publiques.
Pendant tous ces propos, la tête à l'oreiller,
Le prêtre reposait sans pouvoir sommeiller ;
De sa fenêtre ouverte, apercevant l'école
Où les enfants joyeux sont là, il se console,
Oublie, en les voyant, tout ce qu'il a souffert,
Et dit : " Mon Dieu, pour eux, à vous tout est offert."
Et bientôt, s'endormant du doux sommeil du juste,
Il vit à son chevet un personnage auguste
Qui, portant sur sa tête un diadème d'or,
Dit avec majesté : " Quelques épis encor
Recueillis dans le champ du père de famille.
Vas ! travaille et moissonne, armé de la faucille :
Bientôt viendra le jour de rétribution
Qui sera jour aussi de jubilation.

Pour la foi qui grandit, et pour Dieu qui console,
En dépit de l'enfer, soutiens, maintiens l'école ;
Dans ce monde éphémère ou tout, tout doit finir
Les tous petits enfants sont gages d'avenir.”
Laissant à son sommeil le prêtre qui repose,
Ajoutons simplement qu'un problème se pose
Pour l'homme qui connaît envers Dieu son devoir
Et, qui le pratiquant, met en lui son espoir :
Dans ce monde orgueilleux, égoïste, éphémère,
Où le luxe effréné méconnaît la misère,
Il est bon de montrer à l'honnête ouvrier,
A l'humble travailleur et même au financier,
Que la terre pour eux n'est qu'un lieu de passage,
Un exil, mieux encore, un lieu d'apprentissage,
Où chacun, s'avançant vers l'instant solennel,
Se prépare un bonheur ou malheur éternel.
Pour ce, n'est-il pas juste, en la grave occurrence,
De pourchasser partout la savante ignorance,
De combattre l'école et sa neutralité
Qui sequestrent le Maître en son éternité ?
Ne faut-il pas juger digne d'un grand courage
De préserver partout, comme on fait pour la rage,
Le cœur des tous petits, nés de parents chrétiens,
Des efforts conquérants d'un ramas de vauriens ?

Maintenant, c'est fini ; tu peux aller, ô muse!
Retrouver le client qui le public amuse
Et me laisser en paix avec la vérité.
Encore un mot pourtant ; pour te mettre en gaieté,
Je te ferai l'aveu que sur mon compte on jase
Et que l'on est surpris de me voir sur Pégase.
Mais bah ! Laissons parler. Dans ce modeste écrit
Où tu fus appelée à souder mon récit
Nul ne peut m'accuser de parler en poète
Ni de *sentir* enfin l'*influence secrète* :
J'ai voulu simplement, en épargnant les fleurs,
Venger une victime, et, qui sait ? les lecteurs.

La Fédération du Travail à Montréal

La Fédération du Travail à Montréal

Le grand Gomers, vieillard débile,
Dans ce congrès, en pérorant,
Dépense peu sa verte bile
Contre le trust déshonorant ;
Mais, pour montrer son zèle habile,
Le capital est dénonçant ;
Pour les dollars, cinquante mille,
Reçu par lui du travaillant
Il est muet, calme et tranquille :
Par temps qui court, c'est plus prudent.

II

Toujours les droits sont à l'affiche
Dans ce grand corps délibérant ;
Mais du devoir faut qu'on s'en fiche
Ou le nommer le moins souvent ;
Il faut supprimer la police
Au moins la nuit tout bonnement,

Afin des brigands l'artifice
Ne pas heurter trop durement :
En ça Gomers, flairant malice,
Ne dit pas mot ; c'est plus prudent.

III

Il faut aussi prendre mesure
Contre la vie enchérissant,
Contre la profiteuse usure
Et le patron trop exigeant ;
Ce qu'on ne dit, la chose est sûre,
C'est, à rien faire en se tenant,
Ce qu'un chômeur, en forfaiture
Coûte au travail le supportant :
De parler grève qui pressure
Gomers s'abstient ; c'est plus prudent.

IV

De tous venants la prescience
Donne un conseil légèrement ;
Seule à ses cris la conscience
Voit les oreilles se bouchant :
" Religion de notre enfance,

Tu sers à rien, c'est évident ;
Pour adoucir notre souffrance
Où l'établir plus justement : ”
C'est Frédéric, par ignorance,
Qui nous le dit : c'est moins prudent.

Epigrammes

Anatole France à l'Index

Anatole à l'Index : ce n'est pas ordinaire ;
Cet étrange immortel paraissant débonnaire,
Qui, le nez dans la fange ou tout endroit boueux,
Exprimait son plaisir en grognements joyeux,
Qui, rentier fort cossu, se disant anarchiste,
Caressait, sauf pour lui, le rêve bolchéviste,
Méritait tout au plus un coup . . . où ça surprend ;
Mais la France avec lui ; c'est un peu différent.

Ernest Renan

— O mon Ernest, disait sa mère,
Comment, c'est toi qui lit l'hébreu ?
Pourtant, jamais, même en colère,
Je t'ai permis ce méchant jeu.
— J'ai méconnu, la chose est claire,
De ma Bretagne, un petit peu,
L'austère foi qui nous éclaire ;
Mais, en langage juif, parbleu !
Ça c'est vexant, malgré ma chaire,
Je n'ai, je crois, vu que du feu.

Mahomet

Mahomet, dans son désert brûlant,
En son sommeil fit un songe alléchant ;
Il lui sembla qu'en dépeuplant la terre,
Où, pour le moins, en y semant la guerre,
Il prendrait, lui, la taille d'un géant ;
Puis, dans le ciel son rêve poursuivant,
Il entrevit de quoi mettre en colère
Les bienheureux ayant conduite austère,
Ce qui s'entend pour tous assurément :
Et c'est pour ça qu'il fut chef du Croyant.
Pour rappeler ce prophète éphémère
On prit la lune, on amoindrit sa sphère,
Et, bien cousue à l'étendard sanglant,
Phébé marqua la haine en son croissant.

Le mark allemand

O toi, qui par le bis, fut le grand potentat
Qui fit de l'Allemagne un colossal État,
Dis-nous où doit aller, rentré dans ta nature,
Ta marche descendante ou ta déconfiture ;
Zéro c'est peu de chose, et pourtant ce néant
Arrêtera-t-il bien ton cours dégringolant ?

Luther

Luther

I

Inventeur d'une foi stérile,
Ce moine obèse et sans façon
La vertu rendit inutile
Et du péché donna leçon,
Même s'y montra fort habile,
Oh ! par dévotion.

II

A la règle il fut indocile,
Car de ses vœux rompit, dit-on,
Celui qui rend le corps servile
En épousant, c'est le dicton,
Tout un harem presque nubile,
Oh ! par dévotion.

III

Mais c'est en s'échauffant la bile
Qu'il réforma sa nation,
A la campagne et dans la ville,
En émaillant sa diction
D'une parole affreuse et vile,
Oh ! par dévotion

IV

Sur le continent ou dans l'île,
Les rois en ébullition,
Mêlant l'autorité civile
Aux droits de la religion,
Dirent ' " Luther deviens servile,
Oh ! par dévotion.

V

Ta doctrine, en abus fertile,
Prêche la révolution
Mais, à nous la rendre docile.
Nous résoudrons la question
En faisant la guerre civile,
Oh ! par dévotion.

VI

Depuis ta noce, ô Mascarille,
Qui mit l'enfer en action,
l'homme, redevenant argile,
Peut se livrer, par légion,
A Lucifer, c'est si facile,
Oh ! par dévotion

Voltaire

Voltaire

I

Arouet, dit Voltaire,
Ne sut jamais se taire
Quant le trait, jaillissant
De son esprit mordant.
S'offrait à le distraire.

II

Dans le Christ au calvaire
Voyant un adversaire,
Sa jeunesse oubliant
Alors que vieillissant,
Il se mit à malfaire.

III

Se croyant mandataire
De l'incroyant vulgaire,
Il devint écrasant
Le Fils du Dieu vivant,
Et.... mourut sans rien faire.

IV

Sa face atrabilaire
En marbre refractaire
Conserve en grimaçant
Un sourire agaçant ;
Dieu règne à l'ordinaire.

Naufrage du “Titanic”

Naufrage du “Titanic”

I

Il s'appelait titan, et, sur l'onde écumante,
Jamais on n'avait vu telle masse flottante ;
De l'avant qui fend l'onde à la poupe qui fuit,
On mesurait, dit-on, d'un hameau le circuit ;
Sur les flots mugissants, qui se creusent, s'élancent,
Forment des monts altiers dont les sommets s'avancent
Et, comme un escadron paraissent se mouvoir,
Rarement on voyait le géant s'émouvoir :
Il narguait l'aquilon, défiait la tempête,
Sur l'océan soumis, affirmait sa conquête.
Et l'homme, en son orgueil, se pâmant de plaisir,
Disait, le regardant : “ Je puis tout accomplir ! ”
Quand le monstre d'acier, à la cale profonde,
Quitta les bords anglais pour ceux du nouveau monde,
Ses salons, ses boudoirs, rayonnant de clarté,
Regorgaient de la fleur de la société ;
Celle-ci, de confort pleinement entourée,
Goûtait la confiance autrefois ignorée
Contre les coups subits du perfide élément

Qui souvent aux marins sait paraître inclément.
Chacun de ces richards, comblés en l'occurrence,
Vantait cette victoire acquise à la science
Et se glorifiait comme d'un grand honneur,
Fortunés passagers, d'en avoir la primeur.
Acclamant ce départ, l'antique renommée,
Aujourd'hui plus bavarde et la presse nommée,
Élevait à la nue et même jusqu'au ciel
Le moderne et puissant progrès matériel.
Et le titan, toujours, reliant à la terre
Son cours audacieux par la voix du tonnerre,
S'avavançait vers New-York, ce port américain
Qui renferme, dit-on, un peu le genre humain.
On s'en allait ainsi, au sein du brouillard dense,
En se livrant au flirt, au plaisir, à la danse,
Quand soudain, à babord, causant un léger bruit,
Comme un déchirement de métal se produit
Sans pourtant des marins troubler la quiétude
Ni même aux passagers causer d'inquiétude ;
Et l'orchestre aux danseurs prodiguant ses accords,
Prolongeait un " turkey " pour ladies et milords ;
Mais la danse aux dindons bientôt fut impossible
Sur le pont qui s'incline et . . . O clameur horrible !
On entendit partout, dominant les violons,
Ces cris désespérés : " Nous sombrons ! Nous coulons !"
Et l'horreur, succédant au plaisir, à la joie,
L'on vit la mer immense assiéger sa proie,

Engloutir lentement le colosse d'acier,
Monter sur son avant, le couvrir en entier,
Envahir brusquement les salons, les cabines,
Mettre un comble au désordre en noyant les machines
Eteindre le courant de l'électricité
Et plonger ce palais dedans l'obscurité.
Et, puis c'est l'heure affreuse acquise au sauvetage
Où l'âpre désespoir voisine le courage.
Un peu plus tard enfin, le titan disparu
Laissait, aux environs d'un glacier apparu,
Des victimes luttant, hurlant contre la vague
Qui, bientôt leur tombeau, reprend sa rumeur vague.
Quelques rares esquifs, balancés par les flots,
Montrent les survivants commis aux matelots :
Quinze cents naufragés, tel est le plus bas nombre,
Connurent le trépas durant cette nuit sombre :
Et l'orgueil insensé, du coup coulant à pic,
Sombra, la chose est sûre, avec le *Titanic*.



ERRATA

Page	8	au lieu de	"hébride"	lisez	"hybride"
"	14	"	"	"	"trams"
"	24	"	"	"	"l'œuvre"
"	142	"	"	"	"ans Dieu"

Table des matières

	Page
INTRODUCTION.	7
LE PLAIDEUR	9
LA GRÈVE.	17
CONFÉRENCE DE GÈNES	27
LA LIGUE DES NATIONS.	33
LE BUVEUR	41
LE BOLCHÉVISME A MONTRÉAL	47
LA CRAINTE	57
NOS TRAVERS	65
DÉFENSE DE LA LANGUE FRANÇAISE EN AMÉRIQUE	75
LIVERPOOL	83
UN ÉTAT COMMUNISTE	89
DISCOURS DU TRÔNE, OU LES SUFFRAGETTES.	99
RÉPLIQUE D'UN CALOTIN	107
UNE CONVERSION	111
QUÉBEC.	115
UN CANADIEN DÉÇU	125
PERSÉCUTION	139
A MARIE	149
UNE DOUBLE SENTENCE	163
L'ÉCOLE	173
LA FÉDÉRATION DU TRAVAIL A MONTRÉAL	195
ÉPIGRAMMES :	
ANATOLE FRANCE À L'INDEX	203
RENAN	205
MAHOMET	207
LE MARK ALLEMAND	209
LUTHER.	211
VOLTAIRE	217
LE NAUFRAGE DU "TITANIC"	221